



HORIZONS 2021

Recueil de Proses diverses et de Poèmes variés



ANNÉE SCOLAIRE 2020-2021

COLLÈGE JEAN-EUDES

Montréal

L'oeuvre littéraire sert de miroir au public. L'auteur
s'y reflète et le lecteur y trouve son image.

Jiang Zilong

Table des matières

HORIZONS 2021..

Pour faire le portrait d'une année	5
I. Poésies variées	8
Abigaël Pierre-Louis - 210.....	9
Quand pourrons-nous enfin respirer ?	9
Charlotte Pomes - 506.....	10
Mère Nature, j'te demande pardon	10
Poèmes de Florences Gendreau - 404.....	11
Le parfum.....	11
Âme en cavale	12
Cri du cœur	13
L'inconnu	14
Tracy Jiang - 503.....	15
La dune aux diamants.....	15
Dania Decelles - 510.....	16
Ma campagne idyllique	16
Mcheick Had - 309	18
Isolement.....	18
Érika Beaudet - 302	19
Vous perdre en nous perdant.....	19
Solveig St-Just - 503.....	21
Tu me berces	21
Vivre.....	22
Séparées	23
Sans conditions.....	24
Foyer	25
Découverte	26
Miranda Murphy - 107	27
La grisaille d'un hiver sans neige	27
Alexie Haddad-Cliche - 404.....	28
Le chœur des louves.....	28
Lyna Bakour & Mélodie Zhou – 401	29
Désespoir dérisoire	29

Lyna Bakour - 401	30
Misérable misère	30
Amour amer sous la mer	31
Nadine Berdous - 302	32
L'homme de couleur.....	32
Jason-Jichen Li - 205.....	33
Lucifer (rap)	33
II. Proses diverses	34
Maude Cousineau - 304.....	35
L'isolement	35
Zhang Simon - 205	37
La cage	37
Jason Zhu - 302	38
Bacon dans l'espace	38
Justine Boucher - 401	40
Humains.....	40
Connaissez-vous	41
Dorian Valayer - 403	43
On est allé...	43
Rita El Badaoui, 101	44
Jardin Majorelle.....	44
Aurélie Maz - 202)	45
Ça suffit!	45
Matias Landrion - 101.....	46
Une ville endeuillée	46
La taverne du Loup d'or.....	49
Un messager inexistant	53
Un petit peu de tourisme	55
Romy Lacasse - 105.....	59
Les annonces	59
Raphaëlle Lebeau - 505	60
L'infini amour d'une vie.....	60
Bogdan-Alexandru Sava - 507.....	61
Le plaidoyer d'un torturé	61
SEKRI, Malak 408	63
Le toit.....	63

Thomas Guilbault - 404	66
La trahison	66
David Pan - 302	69
En haut, en bas	69

Pour faire le portrait d'une année

Inspiré du poème de Jacques Prévert, *Pour faire le portrait d'un oiseau*.

En vers ou en prose, vous avez créé une magnifique mosaïque inspirée de l'amour, de la nature, du confinement, de l'injustice, du racisme, du deuil, de l'espoir, du désespoir. Vous voyez loin, vos mots nous font voyager et rejoignent ou ébranlent nos certitudes. C'est là le signe que vous avez réussi.

En voici la preuve.

Anne Fournel

Enseignante de français CJE- 1999-2020

Nos vies sont importantes
Des fois j'ai l'impression d'être seule à l'entendre
Ça suffit
Ton parfum
Dans la forêt des rêves
Il colore et enivre
Il fait rayonner les fleurs
Il susurre à mon oreille
Il murmure à mon cœur
Il chante le bonheur
Et il s'efface puis se perd pour toujours

Mon âme vagabonde
Elle fuit, elle court
Où coulent les eaux éternelles
Ciel blanc, arbres noirs
Ondes de bonheur gris
Ondes de bonheur blanc

Une nuit comme les autres dans la ville de Samal

Mille doux rayons vagabondent sur ta peau

Ton tapis d'ivoire étincelle de bonheur

Notre étoile verse ses dernières lueurs

Les lucioles valsent au clair de lune

Je m'endors dans la nuit rayonnante

Parsemée d'étoiles filantes

Des merles, des mésanges, des tourterelles

Une fontaine bleu roi sur un sol rouge électrique

Notre monde se nourrit de souffrances immondes

Ton SOS

Où chaque jour n'est que pénombre

Je suis posé, je reste zen

Je suis mille, mais je suis une entrave. J'ai la transparence solide.

Les regrets, la mélancolie

Me persécutent sans cesse

Même le pouvoir ne peut me mettre à genoux

Cherche. Apprends. Creuse.

Déterre tes racines.

Libère-toi. Libère-nous.

L'amour est un océan de béatitude.

Avez-vous déjà aimé ?

L'amour nous charme, nous subjugué, nous hypnotise

La douleur est plus forte que l'amour.

La glace nous séparait. J'espérais que juillet arrive.

Ce pourrait être le début d'une marche vers l'infini amour d'une vie.

Non, je n'ai pas le goût de connaître le secret de Tide !

Enfermé, confiné, isolé.

On ne flâne plus, on ne marche plus futillement

Mes pieds ne peuvent plus faire les cent pas.

L'isolement sévit

Enfin, il est grand temps que cette maudite guerre finisse

Chaque jour me semble interminable

Désespoir dérisoire

On m'a arrachée à toi.

Et puis il y a l'humain

Alors lorsque vous voyez sur son visage un sourire se tracer

Le silence règne, le silence tue.

Il nous aura fallu hurler à la lune. Hurler à la terre.

Il nous aura fallu apprendre à nous taire.

Longtemps j'ai marché dans la neige

Un périple solitaire, périple sans cortège

Paysage gris et mes espoirs blancs déçus

Des larmes tombèrent sur le béton du toit

Voilà comment je t'ai perdue. Comment tu es disparue.

Concert de silences, la neige craque.

Bonne lecture!

I. Poésies variées.

Abigaël Pierre-Louis - 210

Quand pourrons-nous enfin respirer ?

Je suis née Noire et j'en suis fière

Ma peau Noire me définit en tant que femme forte

Je n'ai jamais été confrontée au racisme et je prie chaque jour pour que cela n'arrive jamais

Me retrouver piétinée dans ma dignité à cause du mépris de la couleur de ma peau comme George Floyd, Michael Brown et Breonna Taylor

Comment se fait-il qu'un être humain reproche à son prochain d'être celui qu'il est, dont la seule faute est de ne pas lui ressembler ?

Nous ne cherchons pas à nous venger

Nous cherchons la justice et l'égalité

Quand pourrons-nous respirer de l'air non pollué par la haine, la rancune et la colère ?

J'ai le souffle coupé lorsque que je vois encore un mort, encore du sang, encore une bouleversante injustice

J'espère juste qu'un jour le monde parviendra à mettre fin au racisme, car nos vies sont importantes.

Mère Nature, j'te demande pardon

Pour toutes ces atrocités que tu vis
Entre nous deux, t'aurais pas mal raison
De nous haïr, de nous maudire

Mère Nature, j'te demande pardon
Pour toutes ces atrocités que tu vis
Pour tous tes animaux chéris
Que nous
Tuons
Question de tester nos produits
Lapins écoperont

Mère Nature, j'te demande pardon
Pour toutes ces années où nous t'avons exploitée
Où nous t'avons violée

Depuis que l'homo est sapiens
(Sapiens, sait-rien)
Nous nous sommes déclarés Auto-déclarés:
« Maîtres de la Nature »
Pourtant, nous n'en sommes qu'une infime partie
Partie de toi
Partie en moi
Ton cancer
Qui ravage

(Des fois j'ai l'impression d'être la seule à l'entendre
Ton appel à l'aide
Ton cri au désespoir
Ton signal d'alarme
Ton S.O.S

Je t'aime
Même si je sais que je te suis toxique

Signé: De la poussière d'étoile en dérive intergalactique)

Poèmes de Florences Gendreau - 404

Le parfum

Il s'envole et enivre

Il fait rayonner les fleurs, les jours d'été

Il colore des paysages

Il inspire

Il susurre à mon oreille de croquer la pomme

Il murmure à mon cœur d'appeler le diable

Il vole et virevolte à travers les saisons, les maisons

Il chante le bonheur, les bonnes heures

Il sourit aux malheureux et s'enfuit en dansant

Il inspire les artistes

Et il s'efface puis se perd pour toujours, ton parfum

Âme en cavale

Dans la forêt des rêves

Où coule l'eau éternelle

Où volent les pétales de bonheur avec tant d'allégresse qu'on croirait à l'œuvre
d'un ange

Mon âme vagabonde danse et virevolte

Sans jamais qu'un coup de vent ne la freine

Douce lueur blanche change en fleuve un ruisseau, en chaleur une étoile

Elle fuit, elle court, mon âme vagabonde à travers les heures sans fin, à travers les
fleurs, les sapins

Qu'est-ce que cette liberté sans pareille qui fait valser un Homme en cage ou sur
un nuage

Elle fuit, elle court, mon âme vagabonde

Dans la forêt des rêves où coulent les heures éternelles

Cri du cœur

On dit aux enfants de fleurir avant de fermer la boîte dans laquelle on les range

On laisse mourir les idées d'un artiste dans l'oubli du réel

On enferme les hommes dans la carrure de leurs os, les femmes dans la rondeur de leur corps

Alors que le soleil se couche pour toujours

Les feuilles de l'arbre tombent dans l'automne éternel et l'oiseau vit sans ailes

Une autre goutte fait danser l'océan

Et à nouveau vient la valse d'Éole

L'inconnu

Monde gris, monde terne

Sol gris, sons gris

Ciel blanc, arbres noirs

Les feuilles blanches

Blanc, gris, noir, noir, gris, noir

Les flaques d'eau grise

Dans lesquelles tombe un pied léger

Ondes de bonheur gris

Ondes de bonheur blanc

Secouent l'amour jusqu'à la chevelure des centenaires leur donnant une douce teinte
rougie

Hop et hop et flic et floc

Les ondes colorent leur jaune jusqu'au ciel

Leur violet jusqu'aux volets fleuris

À travers les couleurs, que de perfection n'existe pas

Tracy Jiang - 503

La dune aux diamants

Ô vaste jardin sablé, berceau de la paix !
Mille doux rayons vagabondent sur ta peau.
Ton tapis d'ivoire étincelle de bonheur.
Les charmantes créatures ailées musiquent.

La mer, ta muse, enlace tes cristaux champagne.
Les eaux diffusent un fin parfum enivrant.
Le lait azur enrobe tes perles salées.
Le miel des fleurs ruisselle sur tes hauts rochers.

Lorsque le ciel couronné de nuages change
Timidement du céruléen au rosé,
Les anges se reposent au pied des palmiers.
Notre étoile verse ses dernières lueurs.

La côte lumineuse sombre dans le noir.
Les vagues veloutées chantent paisiblement.
Sous une pure nuit saphir et constellée,
Les lucioles valsent au clair de la Lune.

Dania Decelles - 510

Ma campagne idyllique

Villégiature rustique

Tu me rends nostalgique

Tous les moments que j'ai passés

Dans ce champ prêt à être cultivé

Tu es notre domaine

Autour de toi, on se promène

Dans la luxuriance boisée, on se promène

Sur nos destriers roulants, on se promène

Le paysage pittoresque

Qu'on ne retrouve que sur une fresque

Tu nous procures ce sentiment d'insouciance

De légèreté, de frivolité, de nonchalance

Je m'endors dans la nuit rayonnante

Parsemée d'étoiles filantes

Se déposant dans le calme flot de la rivière

Chevauchant la voûte céleste entière

Saison du renouveau

J'entends chanter les oiseaux

Je vois germer les bourgeons

Les champs arables, nous emblavons

Les beaux jours arrivent

Feuillus et conifères ornés d'émeraude

L'astre de feu éclaire la rive

Sur le lac, les bateaux badaudent

Vient ensuite la saison colorée

Feuilles ambrées, pistaches et vermillons

Couvrent la chaussée tempérée

Qui fait filer les oisillons

La saison froide montre son nez

Les récoltes récupérées

Laissent place à cette vallée enneigée

Créant un univers de conte de fées.

Mcheick Had - 309

Isolement

Pendant la période de quarantaine,
Je suis posé, je reste zen
Ayez de l'espoir ça va bien se finir,
Avec la COVID, il faut juste bien agir,
L'important c'est de rester chez toi
Occupe-toi fais n'importe quoi

Ne sortez pas, restez chez vous,
Soyez intelligents, ne faites pas les fous,
Suivez le règlement et c'est tout,
Faisons ça et protégeons-nous

Si tu t'ennuies, fais-toi un plan
Faire des activités, ça peut être bon
Profite au maximum du confinement
Car en cette période c'est le meilleur instant
Pour passer du temps, avec les parents
N'attends rien ni personne, fais-le maintenant.

Moi, je mange, je bois et je dors
Je joue même parfois dehors
Amuse-toi et sors, ça peut être très bien pour ton corps
Visiter tes amis, c'est mort
On ne veut pas que ça empire encore,
Ça va bien aller, si nous restons chez nous, si nous restons forts

Ne perdez pas espoir,
Si vous respectez les règles
Vos amis vous pourrez les voir !

Érika Beaudet - 302

Vous perdre en nous perdant

**Tout devenait peu à peu de plus en plus froid.
Les tempêtes de neige et le froid glacial qui régnait autour de moi.
Autour de nous.
Le soleil n'apparaissait plus dans le ciel.
Chérie, tu étais comme le mois de janvier. Tu étais froide, distante. La glace nous séparait. Je savais que tu prétendais m'aimer. J'espérais que juillet arrive.
Juillet quand la glace s'effondrera. Mais juillet quand le temps s'écoulera. Un peu trop vite, d'ailleurs.
Puis venait octobre et ses jours plus courts. L'automne et ses feuilles dorées.
Après tout, tout partait, mais tout revenait.
Désormais de retour en hiver.
Nous nous reverrons en été.**
- Amour-haine

Je ne me souviens que d'une chose, pleurer. Énormément. Non pas que quelque chose en particulier soit arrivé, mais que les conséquences de l'isolement à long terme commençaient à se faire ressentir.

Je n'avais parlé à personne depuis longtemps...
Un peu trop longtemps.
Beaucoup trop longtemps.

J'apprécie désormais les jours où je te voyais, en les regardant de plus près.
J'apprécie désormais ces jours-là, car après le beau temps vient désormais la pluie.
Malheureusement, il y aura toujours un autre déluge. Toujours.

On a l'impression que tout cela ne s'arrêtera jamais. Qu'on se retrouvera toujours laissés à nous-mêmes en attendant une possible solution, en attendant que le soleil sorte, en attendant que la vie devienne meilleure.

Car oui, ce soir, oui encore, j'ai songé à te voir.
Ta silhouette dans la nuit noire.
Traits éclairés par la lumière du soir.
Car oui, je te voyais, là-bas sous la lumière du lampadaire,
Mais je ne pouvais pas te parler,
Je ne pouvais pas te tenir la main,
Je ne pouvais pas écouter ta voix.

L'instant d'un seul regard était tout ce que l'on pouvait se procurer. Je ne crois même pas que l'on pouvait appeler cela un regard.

Tu m'as regardée comme si j'étais une inconnue,
Comme si tu ne m'avais pas reconnue,
Comme si tu m'avais effacée de tes pensées.

L'isolement avait affaibli notre relation. Je me suis souvenue combien on s'était aimées, je me suis souvenue que tu m'appelais chaque soir pour me raconter ta journée, je me suis souvenue de la façon dont tu me tenais dans tes bras.

Tout cela nous était inconnu à nouveau. Nous avons appris à oublier tout cela. À oublier notre amour. À nous oublier. Non seulement l'autre mais également nous-mêmes.

Je ne me reconnaissais plus.

Au début, je n'ai rien ressenti. Que de petits changements dans mon quotidien. Après, je me suis éloignée du bonheur, comme la nuit qui fait partir la lueur. Puis, je me suis isolée dans mon coin, comme si être heureuse était un souvenir lointain. Finalement, j'ai sombré. Mais j'essaie de me rappeler qu'il n'est jamais trop tard pour sortir de l'ombre.

Voilà comment je t'ai perdue. En ne voyant jamais l'occasion de pouvoir sortir de la noirceur.

Et comment je me suis perdue également.

J'ai essayé de me retrouver pour te retrouver.

Essayé de t'appeler, de t'envoyer des messages.

Tenté de t'appeler, de t'envoyer des messages.

Je me suis finalement obligée à t'appeler, à t'envoyer des messages.

J'ai essayé d'écrire une lettre. Je t'avais écrit une lettre mais tu ne la liras pas. Je t'avais écrit une lettre mais tu ne la recevras pas. Je t'avais écrit une lettre mais je ne te la donnerai pas. Je t'avais écrit une lettre, dont les mots resteront dans mes pensées et qui n'atteindront jamais les tiennes. Je commençais à te perdre mais également à me perdre moi-même.

Un jour, je pourrais me diriger vers toi, marcher vers toi, parler avec toi, je te tiendrais la main. Tes mains seraient froides. En les touchant, elles se réchaufferaient. Puis de l'eau s'écoulerait. Tu fondrais peu à peu. Tu t'effondrerais peu à peu. Et tu ne seras plus. Qui étais-tu pendant tout ce temps? N'étais-tu vraiment qu'une illusion?

Mais l'isolement n'est pas seulement de perdre les autres, c'est également se perdre soi-même.

Voilà comment je t'ai perdue.

Comment tu es disparue.

Comment je vous ai tous perdus.

En me perdant.

Solveig St-Just - 503

Tu me berces

Je suis assise, tu es assise

À côté de moi

Le silence règne, le silence tue

Tu me prends dans tes bras

Tu me berces

Tu chantes, tu chantes des berceuses

Je pleure

Pourquoi chantes-tu

Comme à mes quatre ans

Comme c'était beau avant

Avant, quand tes bras me procuraient réconfort

Avant que ta douce brise devienne tempête

Avant que l'envie de la fuir m'envahisse

Ton chant familier m'est désormais étranger

J'aurais voulu qu'il le reste

Car maintenant je ne sais que penser

Et je pleure

Vivre

Je voudrais vivre, sauter, danser sans me fatiguer
Je voudrais chanter, jouer, m'amuser sans m'essouffler
Je voudrais rire, courir, survivre sans être épuisée
Oh oui, c'est ce que je désire !

Gambader? Oh, quel plaisir ce serait!
J'aimerais traverser un champ de fleurs
Regarder la mer du matin aux premières lueurs
Je voudrais être fille leur

Être enlacée d'étoffes de velours
Enchaîner fastes banquets après l'autre
Nager dans une rivière d'or
Pas besoin de luxe quand l'amour on a

Pas besoin de luxe quand l'amour on a

Séparées

On m'a arrachée à toi, on t'a arrachée à moi

Nous sommes si loin de nous-même

Séparées

J'ai crié ton nom, il a pleuré le mien

J'essaye en vain d'attraper ta main

Séparées

Je donnerai tout pour rattraper notre temps

Éloignées de manière permanente

Séparées

C'est avec leurs mains nues qu'ils ont déchiré nos cœurs

Sans remords aucun, décimer une amitié

Séparées

J'aimerais tant te serrer à nouveau

Nous devons attendre un jour ou l'autre

Le moment où après tant de larmes et de désespoir, nous serons de nouveau

Réunies

Sans conditions

Tu m'attires avec des bonbons
Vous, un piège à rats qui m'avalerait tout rond
Tu conjugues promesses avec attentes
Tes ristournes sont de moins en moins marrantes
Pourquoi ne m'aimes-tu qu'au conditionnel ?

Tu dis que ta passion pour moi est infinie
Mais gare à moi si, selon toi, je désobéis
L'air de rien, tu souris
Mais voyons ce que tu caches sous ton lit
Pourquoi ne m'aimes-tu qu'au conditionnel ?

Foyer

Longtemps, j'ai marché dans la neige
Un périple solitaire, périple sans cortège
Je me suis enfoncée, je me suis égarée
Ensevelie par le paysage gelé
Où serais-je aujourd'hui si par malheur je ne t'avais pas trouvé
Mon Foyer

Tes douces flammes me chapeautent
Ton ardente braise me réchauffe
Ta lueur rassemble les jeunes malgré leur intérieure fosse
Ton crépitement met fin à mon manque d'amour, mon échafaud
Enfin, je suis chez moi, à l'abri de mes maux
Mon Foyer

Découverte

Son allure délabrée, visions enchantées
Ses terres abandonnées, de quoi s'égayer
Les plantes l'envahissent, cachant les vieux vices
Pour mieux observer, sur une pierre je me hisse

Désaffecté, cet endroit est-il habité?
Désert, le temps y fige comme pétrifié
Des peintures sur murs d'artistes pleins d'audace
Chants aux rebelles pour que justice se fasse

Le chemin de fer qui n'est plus utilisé
Balise la route vers des lieux bien cachés
Peut-être dangereux, j'avance avec prudence
Cet endroit, je le découvre avec impatience

Miranda Murphy - 107

La grisaille d'un hiver sans neige

Je fantôme sur un flocon sur le bout de ma langue
Paysage gris et mes espoirs blancs déçus
Le vent glacial fait valser les arbres
Je ne suis plus que marbre

Le bonhomme de neige jadis si fier maintenant penaud
C'est un interminable rodéo
Gel, dégel, verglas, l'orage gronde en moi
Il fait si froid...

Doigts gelés, pieds trempés
Cris de douleur des branches givrées
Concert de silences, la neige craque
Recroquevillé, sans cheminée, Père Noël est loin d'arriver

Mes pas s'enfoncent
Je vais sombrer
Nuage de brume
Chaud, froid, fièvre et rhume

Je rumine mes idées noires
Perdue dans ma tristesse
Je ne peux plus rien apercevoir
À bout de forces
Prisonnière de ma nostalgie
Frissons de désespoir
Rien ne met fin à la nuit
La douleur est infernale

Les regrets, la mélancolie,
Me persécutent sans cesse
Dans le tourment de ma vie
Mon cœur est forteresse

Il fait si sombre... si noir...

Alexie Haddad-Cliche - 404

Le chœur des louves

Jeanne.

Fuis, Jeanne.

Cherche. Apprends. Creuse.

Déterre tes racines. Découvre la vérité. Celle des opprimés. Celle des sacrifiés.

Celle qui attise la souffrance, la peur. *(Silence)*

Jeanne.

Remplis ton bagage de savoir, ton fusil de munitions.

Libère-toi. Libère-nous.

Remonte jusqu'à la source, l'origine de la haine.

Brise le fil. Le fil de la colère. Détruis-le à coups de connaissance. *(Silence)*

Nous, nous n'avons pas su apaiser la rage.

Eux, ils n'ont pas su désamorcer la bombe.

Et elle a explosé.

Dans nos villages, nos foyers. Dans nos âmes ravagées et incendiées. *(Silence)*

Ils ont pris nos mères, nos sœurs, nos filles.

Jeanne !

Ils nous ont fouillées jusqu'à ce qu'ils obtiennent le fruit de nos entrailles.

Ils ont cueilli nos vies entre leurs doigts souillés et les ont pressées pour que s'écoulent des rivières de sang et de mort.

La détresse ruisselant à nos pieds, il nous aura fallu apprendre à consoler les perles de douleur sur nos joues de braise.

Il nous aura fallu hurler à la lune. Hurler à la terre. *(Silence)*

(Doucement)

Ils nous ont transpercées, Jeanne.

Ils ont mutilé chaque parcelle de vie, de féminité, d'amour.

Ils ont dévoré nos yeux, nos têtes, nos cœurs, nos ventres.

Nos gorges.

Il nous aura fallu apprendre à nous taire. *(Silence prolongé) (hurlement des louves)*

(Murmure)

Apprends, Jeanne.

Lyna Bakour & Mélodie Zhou – 401

Désespoir dérisoire

Loin de la fourmilière, la fourmi ne fourmille plus autant qu'avant. Loin de nos familles, l'agoraphobie hante nos maisons.

Elle nous noie dans une prison prisée, une prison qui prise ses prisonniers.

Prions et rêvons, car nous vivons une crise sous l'emprise d'une plante grimpante et persistante qui s'accroche à notre humanité et la dénude de toute lucidité.

Qui dit té dit santé, mais qu'espérer si nous sommes pris dans la souille d'une demi-bouille? Même la dépouille d'une grenouille en aurait la trouille. Il y en a marre de toutes ces magouilles!

Tellement marre, que nos esprits s'embrouillent, s'embrouillent, s'embrouillent.

Des bulles nous montent au cerveau. Oh! tellement haut, tellement beau, tellement faux que les demi-mots nous donnent des maux. C'est à peine si nous ne sommes pas à demi morts, si nous ne sommes pas menés à tort vers cette torture qu'est notre sort.

Ô, nos gobelets d'eau se transforment en gobelins à carreau. La vie est telle qu'à tout bout de champ, on y verrait un toucan. On peut s'attendre à tout quand la mort vient nous chercher, un sarcophage dans les mains.

Nous voilà dès lors enfermés, anéantis par la solitude. Forcés à dormir en toute vanité, sans vitalité et pour l'éternité.

Lyna Bakour - 401

Misérable misère

Notre monde se nourrit de souffrances immondes

Les cris et les pleurs de tous et chacun inondent les rues sombres d'une ville en décombres,
D'une ville où chacun court après son ombre,
Où chacun se bourre et puis s'encombre,
Où chaque carrefour nous obombre,
Où chaque jour n'est que pénombre.

Notre monde se nourrit de souffrances immondes

De paradoxes et de désintox; d'une réalité non orthodoxe...
Comment même parler d'orthodoxie quand l'alexie de nos dirigeants prend parti pris et nous asphyxie,
Quand la politique et ses mimiques perdent toute logique et nous impliquent,
Quand les discours diplomatiques nous chantent des idées idylliques, mais s'avouent plus oniriques que véridiques.

Notre monde se nourrit de souffrances immondes

Et les têtes dirigeantes ont le pouvoir de les transformer, de les ventiler, de les atténuer...
Mais elles choisissent de nous dépouiller et de nous ruer vers le désespoir.
Et c'est au peuple que le mal revient en un festival inhumain de préjugés sans lendemain.
Le pouvoir n'a rien d'un saint ; c'est un vrai assassin !

Notre monde se nourrit de souffrances immondes

Peut-être est-ce pour nous une simple illusion, mais on est loin de la fiction chez les sans-maison,
Chez ceux qui ont perdu la raison et qui font abstraction de toute rémission,
Chez ces marginaux, dont le seul bien qu'ils ont eu les moyens de sauver du caniveau est leur cerveau,
Chez ces antisociaux sortis de derrière les barreaux après un séjour de plus d'un jour à faire les blaireaux dans le brouhaha de leur trou à rat.
Et tout cela nous laisse sans voix lorsqu'on voit des gens qui ont pris cette voie.

Notre monde se nourrit de souffrances immondes

Mais nous ne pouvons rien contester, car nous sommes pilotés par une minorité affirmée aux pensées inchangées et inchangeables.
Notre peur est palpable.
Nous sommes paralysés devant ces stigmatisés aux principes polarisés.
Et nous sommes condamnés à les écouter...

Lyna BaKour - 401

[Amour amer sous la mer](#)

L'amour est un océan de béatitude. On y plonge, tête première, sans aucune tergiversation. Notre suave passion nage au gré des vents et se laisse bercer si délicatement qu'elle en ignore tous les démêlés. Serait-ce le bruit assourdissant des remous de la mer qui lui obture les oreilles ? Serait-ce la sombre profondeur de cette étendue d'eau sans limites qui l'obnubile et l'aveugle ?

L'amour nous prend par les sentiments. Il nous charme, nous subjugué, nous hypnotise, mais nous abime. Nous voguons de la sorte, main dans la main, jusqu'à ce que les vagues du destin nous mènent au gouffre de nos sentiments. C'est alors que, tel un piège insidieux, il se retourne contre nous et contemple notre cœur se noyer, sans aucun dégoût.

Nadine Berdous - 302

L'homme de couleur...

Nos ancêtres l'ont martyrisé

Ils lui ont tant fait endurer

Aujourd'hui, je ne fais que regretter

Regretter cette violence exercée avec fierté

Et je tente de lutter contre cette cruauté

Lui, il a tant essayé

Pourtant, oublier son passé

N'est pas ce qui changera sa destinée

Oui, nos ancêtres l'ont maltraité

Mais nous n'avons toujours pas changé

L'homme de couleur se fait parfois dévisager

Ta place est dans les champs, qu'il entendra à longueur de journée

Alors lorsque vous voyez sur son visage un sourire se tracer

Rappelez-vous que ce n'est qu'une façon de ne pas laisser ses larmes couler

Lui,

Il rêverait de respirer,

Enfin respirer,

Respirer la liberté...

Jason-Jichen Li - 205

Lucifer (rap)

Moi, Lucifer, étoile de lumière, fils de l'aube,
Recouvert d'un halo incomparable,
Le soleil me suit toujours
Je suis fier, je suis fort
Même le pouvoir ne peut me mettre à genoux.
Une guerre tragique
Je chutai du haut des cieux, tel un éclair
Avec un esprit ne pouvant guère être modifié par le temps ou le lieu,
Plongeai vers l'enfer qui fait rage
Au revoir champs de joie
Ma maison une fois

Moi, Lucifer, étoile de lumière, fils de l'aube,
Mon halo disparu,
Mes ailes demeurèrent
Grâce aux flammes de l'enfer,
Ma brillance se renforça
Une volonté immuable
Une fierté inextinguible
Une haine incommensurable
Une vengeance ardente
Un courage inflexible
Y a-t-il quelque chose pouvant vaincre ceux-ci?
Je peux transformer le paradis en enfer et aussi l'enfer en paradis.
Viens, ô profondeur de l'enfer et du néant,
Viens accueillir ton maître

Moi Lucifer
Étoile de lumière fils de l'aube
Je suis fort
Je suis le seul qui ai osé défier et humilier Dieu
Je suis puissant
Je me rebelle
Je te verrai aux enfers
Je descends
Du paradis
Tel un éclair foudroyant
Porteur de lumière, c'est mon nom
J'apporte l'espoir
J'apporte la gloire
On m'appelle l'ange déchu
Mais je me considère plus comme grand dieu élu!

Moi, Lucifer, étoile de lumière et fils de l'aube,
Je préfère régner en Enfer que servir au Paradis

II. Proses éparses.

L'isolement n'est pas un mal nouveau. Depuis que la civilisation existe, depuis que la vie n'a plus pour sens premier l'instinct, depuis que la connaissance est une valeur inhérente et qu'on la partage, depuis qu'on sait dans le but de savoir et non nécessairement d'appliquer, depuis que l'on réfléchit et juge des événements, depuis la naissance de la spiritualité, l'isolement sévit. Depuis que la civilisation est née, on fuit ce trouble ; la solidarité, l'affection réciproque, notre santé et notre raison sont basées sur ces concepts grégaires. Peut-être que l'absurdité de l'existence est trop difficile à supporter seul.e. Malheureusement, nous sommes toujours portés, nous autres, êtres humains, à être essentialistes, à oublier que nous sommes faits de pulsions et de besoins: en somme que nous sommes des animaux philosophes. À tort, nous avons pris l'habitude d'interagir pour un trait de personnalité, nous avons cru que notre conscience ne faisait que répondre aux besoins de notre corps, que notre conscience n'avait pas de besoin elle-même. On le voit dans la littérature : « Jouir, quel triste but et quelle ambition chétive ! La brute jouit. Penser, voilà le triomphe vrai de l'âme ». Nous avons cru que notre bonheur était seulement dépendant de nous ; nous avons sans doute tort.

La solitude, pourtant, peut être souhaitable. Quand nous avons appris que le gouvernement nous confinait, les personnes plus timides, moins à l'aise en collectivité, ont reçu la nouvelle avec, peut-être, un certain soulagement. La vie en société peut être une source d'angoisse importante; l'isolement cause la détresse; n'importe qui peut souffrir des deux. Pourquoi, et dans quelle mesure?

Tout d'abord, il est important de préciser un fait : il y a des moments que l'on préfère passer avec soi-même. L'isolement - sa gravité vient de sa simplicité - fait en sorte que ces moments ne sont pas régis par notre volonté. L'isolement est le bris de l'équilibre des solitudes. Quand le sentiment d'être seul.e nous pèse comme une faim ou une soif diffuses, c'est une douleur. Ce mal n'a pas besoin d'être extrême; il n'est pas emprisonnement. Le confinement ne nous empêche pas de sortir dehors; dans une certaine mesure, il nous autorise à voir notre famille, nos ami.e.s. Les commerces sont parfois ouverts; les écoles le sont souvent; les pharmacies, les épiceries, les hôpitaux et toutes les infrastructures qu'on qualifie d'*essentiels* le seront toujours. La conséquence pénible des coercitions n'est pas la perte du fondement de notre quotidien; c'est la perte de sa spontanéité. Nos rencontres sont planifiées, réglementées; on voit des gens - plutôt le haut de leur visage - qu'on ne reverra pas avant le jour, la semaine ou - qui sait? - le mois prochain, et malgré le doute on se distancie prudemment. Il y a une froideur qui s'imisce entre deux personnes qu'une bulle sépare. S'il nous vient une envie de marcher en soirée, on la retient jusqu'au lendemain - effet du couvre-feu. On garde nos anecdotes et nos confidences jusqu'à ce qu'une occasion d'en faire part se présente; car, quoi qu'on pense des réunions virtuelles, il y a des choses qui ne se disent pas sur *Microsoft Teams*. Une plateforme est un réseau; l'ambiance est un contexte. Un réseau n'incite pas le léger désordre, l'effervescence qui produit la chaleur

humaine. Nos mains dégagent désormais toujours une vague odeur de désinfectant; atteinte par le même trait, malgré tous nos cris de ralliement et nos devises multicolores, notre vie a été aseptisée. Les vaines tentatives de donner un sens à cette nouvelle réalité, de lui trouver quelques adjectifs mélioratifs, font difficilement passer la pilule; la célébration de la réinvention de tous les marchés et services n'est pas suffisante pour soutenir le moral. On accueille toutes les nouvelles et tous les resserrements de mesures avec une certaine résignation; combien de temps gardera-t-on cette passivité sur le cœur ? L'héritage de la pandémie sera-t-il cette sorte d'indifférence envers notre propre quotidien, comme si on le savait si fragile qu'on n'oserait s'y attacher?

Tout autour de nous, l'extérieur dialogue et déclame.

L'ALLÉE :

Je suis veuve de toutes mes usures.

LA FENÊTRE :

Je suis mille, mais je suis une entrave. J'ai la transparence solide.

LE BANC :

Je dore sous les rayons et je dors sous les étoiles. Près du parc délaissé, je me prélasse, je supporte le poids du vide et du vent. Comme ils me pèsent, déjà.

L'ALLÉE :

On ne flâne plus; on ne marche plus futillement.

LA FENÊTRE:

Combien de soupirs embuent ma surface!

LE BANC :

Je suis Diogène désœuvré; à qui dire « Ôte-toi de mon soleil »?

Zhang Simon - 205

La cage

Les autres l'admiraient. Si elle était un oiseau, ce serait elle qui aurait les plus belles plumes. Si elle était un oiseau, ce serait elle qui chanterait le mieux. Elle possédait tout ce qu'une personne de son âge souhaite. Enfin presque. Elle avait les meilleures notes de sa classe, elle était une virtuose du violon et elle était plutôt belle. Mais elle était seule. Ce n'était pas de sa faute, c'était celle de ses parents. Ils pensaient qu'un oiseau ne peut pas réussir s'il n'est pas mis en cage. Alors c'est ce qu'ils ont fait. La pauvre fille n'avait pas le droit de s'amuser ou d'avoir des amis. Ce que ses parents ne savaient pas, c'était que l'oisillon avait beau savoir chanter, personne n'était là pour l'écouter. L'oisillon avait beau pouvoir voler, s'il était enfermé, il ne pourrait jamais déployer ses ailes.

À l'école, personne n'osait l'aborder. Était-ce la peur de confronter ses parents ou la peur du jugement des autres? Peut-être bien les deux.

Au long de sa vie, elle a appris qu'il y a deux types d'isolement : celui qu'on choisit nous-mêmes ou celui qu'on se fait imposer. Elle savait très bien lequel lui correspondait, et ce, depuis très longtemps. Depuis son plus jeune âge, elle avait parfois l'impression qu'elle était née seule au monde. Échouée sur une île déserte. Mais sur son île, elle pouvait penser, alors elle songea. Elle se disait que cette solitude était une malédiction, que c'était le destin. Ses parents avaient déjà planifié sa vie : ses études, sa carrière et éventuellement, son partenaire de vie. Et si elle ne voulait pas de l'avenir qu'on lui avait prédit? Et si elle voulait avoir des amis? Et si l'oisillon voulait apprendre à voler?

Alors l'oisillon vola.

Elle arrêta d'obéir aux règles de ses parents. Elle s'amusait, riait, socialisait. Elle n'était plus isolée. Elle n'était plus seule sur son île. Elle chantait et on l'écoutait. Parfois, certains chantaient même avec elle.

L'oisillon avait grandi. Éventuellement, elle quitta sa cage et créa son propre nid.

20 octobre 2197

Jonathan Bacon

Nous avons réussi! Nous avons réussi! P.P.R est un succès. L'habitation sur Mars est déjà capable d'accueillir une dizaine de personnes pour un temps illimité. Nous avons conquis les conditions inhospitalières de la planète rouge. Ceci est le début d'une nouvelle ère pour l'humanité.

15 février 2505

Maria Bacon

La guerre, à nouveau cette inévitable pensée commence à éclore dans nos cœurs désespérés. Nos valeurs, l'égalité et la liberté, ont été négligées et même ignorées à leur profit. On nous a exploités, on nous a usés... pour la dernière fois. Mes frères et mes sœurs de la planète rouge, nous devons être fiers de qui nous sommes devenus. Si les Terriens veulent poursuivre ce traitement tyrannique, nous devons être prêts à défendre nos maisons, nos familles et notre planète.

23 janvier 2555

Jacques Bacon

Enfin, il était grand temps que cette maudite guerre finisse. Les colonies sur Mars ont déclaré leur indépendance et deviennent désormais un nouveau peuple. Aussi, les dirigeants des deux planètes forment à présent le Conseil, qui travaille pour assurer le Grand Bien.

Le capitaine Bacon bougea sa main pour que les textes flottants disparaissent. Il leva la tête et soupira, « Les humains ont beaucoup avancé depuis », pensa-t-il. En effet, malgré ce début plutôt tumultueux de l'exploration spatiale, l'humanité avait beaucoup progressé. Depuis la formation du Conseil et l'union de toute l'espèce pour le Grand Bien, une croissance remarquable était observée dans tous les domaines. Beaucoup de planètes avaient été colonisées, plus encore avaient été découvertes. La vie extraterrestre avait été repérée maintes fois, sous forme bactérienne et même sous forme d'animaux pluricellulaires. Mais cette fois-ci, c'était différent. La destination du capitaine pouvait se révéler un miracle, mais pouvait aussi changer pour toujours la perception de l'humanité face à sa propre existence.

Le capitaine se leva et sortit de sa chambre personnelle pour se retrouver dans une grande salle, la salle de contrôle. Il était sur une plateforme en hauteur. En bas, plusieurs pilotes spécialisés maniaient une infinité de boutons et de manettes pour diriger le vaisseau. L'U.E.S. Trident était le modèle le plus rapide de l'arsenal de vaisseaux de l'humanité. Il était composé d'un long corps élancé central, flanqué de deux propulseurs, un de chaque bord. Le tout prenait la forme de la tête d'un trident. Dans le silence oppressant de l'espace, seule l'incessante secousse du vaisseau, produite par la propulsion de celui-ci, témoignait véritablement de sa puissance. Ceci désola le capitaine, qui aurait bien voulu écouter le glorieux chant de son vaisseau.

Le Trident arriva à sa destination et se tenait en orbite autour d'une planète. Le capitaine s'efforça de rester calme et d'organiser ses pensées. Depuis la création du Conseil, l'un des buts primordiaux de celui-ci était de répondre aux questions qui hantaient l'humanité. L'une de ces questions pourrait bientôt être élucidée. Une question que les humains se posaient depuis qu'ils levaient la tête pour regarder les étoiles... « Sommes-nous seuls? » Le capitaine releva la tête et regarda la dernière planète qui pourrait abriter une race d'extraterrestres intelligents.

Le reste de la flotte spatiale arriva deux jours plus tard. Cinq U.R.S. Chauve-Souris, qui étaient des vaisseaux de repérage possédant des détecteurs mille fois plus performants que ceux du Trident, se dirigeaient vers la planète, protégés par une centaine d'U.C.S. Bourdon, de petits vaisseaux trapus de combat. Par contre, l'attention du capitaine était plutôt attirée par les deux engins titanesques qui suivaient derrière, des U.C.S. Léviathan. Le capitaine en était bouche bée, ces machines de destruction étaient non seulement d'une valeur inestimable, mais aussi très impressionnantes. Donc, ces vaisseaux étaient de parfaits symboles de puissance et de richesse, ils étaient la fierté et la joie de quiconque les possédait. Le simple fait que ces deux engins soient envoyés pour une simple mission de recherche déconcerta le capitaine. Mais il n'était pas stupide, dans une situation où les extraterrestres étaient hostiles, la présence des Léviathan pourrait faire la différence entre la vie ou la mort.

Les Chauves-souris avaient à présent dépassé le Trident et se plaçaient autour de la planète pour commencer à scanner.

NÉGATIF...

La nouvelle, transmise par les Chauve-souris, fut accueillie par un silence total. Sans un mot, le capitaine retourna dans sa chambre personnelle et commença à écrire.

XX xx Xxxxx

xxxxx Bacon

J'y avais cru. Depuis ma tendre enfance je croyais en ce but, en ce rêve de rencontrer une race semblable à nous, une race frère, une race sœur. Mais avec chaque planète, chaque déception, je sentais la flamme de la fervente certitude s'étouffer lentement en moi et aujourd'hui, elle s'est finalement éteinte. Je ressens un vide, grand, immense, colossal. Mais étrangement, ce vide n'est rien comparé à la solitude qui me hante et qui me hantera pour le restant de mes jours. Séparée par l'existence même, l'humanité est condamnée à affronter les concepts terrifiants de l'éternité et de la mort. Nous sommes seuls, je sais que je reste incrédule à ce simple fait, mais je n'y peux rien. Nous sommes seuls, je suis confus, je suis perdu. Nous sommes seuls.

Justine Boucher - 401

Humains

Il y a des choses que je comprends, d'autres que je comprends moins. Et puis il y a l'humain. Que je ne comprends pas du tout. Je ne comprends pas pourquoi les gens se battent pour une frontière, une ligne imaginaire qui sépare les hommes. Pourquoi ils tuent. Pourquoi ils oublient l'amour. Je pense à ces hommes... Ces hommes qui partent à la guerre pour leurs enfants. Pour qu'ils grandissent dans la liberté. Ces mêmes hommes qui vont transformer des écoles en une mer écarlate. Tuer des enfants un par un. Des enfants qui auraient pu être les leurs. Je pense à ces hommes qui ont promis à leur femme de revenir vivants. Ces mêmes hommes qui vont en tuer d'autres qui auront fait la même promesse. Ils se trouvent des raisons de se battre. De faire souffrir autrui pour se faire du bien. Souvent, c'est pour un bout de papier. Un bout de papier minuscule, mais si puissant. Un bout de papier qui donne aux humains le droit de tout faire. Qui les aveugle. Leur retourne le cerveau, les rend encore plus horrible. Ils deviennent des marionnettes. Ils repoussent leurs problèmes, essaient de les oublier, les ignorent. Leur planète va mal. Très mal. Mais ils ne font rien. La pollution, c'est une usine de papier. Éphémère. Dangereuse. Nocive. Mais ça reste une usine.

Aie un peu d'humanité.... Il est humain... Son côté humain... Quand j'entends ça, ça me fait frissonner d'horreur, mais aussi de dégoût. Je veux dire... L'humain s'est autoproclamé l'animal le plus intelligent. Il se permet de classer les autres animaux selon leur perception de l'intelligence. Les humains se classent premiers, suivis des singes, des dauphins, des éléphants... Ils se permettent de dire que la sangsue est l'animal le plus idiot... Personnellement, je n'ai jamais vu de sangsue détruire sa maison, tuer ses congénères, torturer son âme sœur ou détruire la vie des autres. Je n'ai jamais vu de sangsue violer des enfants. Harceler des innocents. Pousser des camarades au suicide. Je n'ai jamais vu de sangsue insulter sans raison. En frapper une autre par pur plaisir. Lancer des rumeurs par jalousie. Je n'ai jamais vu de sangsue reproduire, toujours. Sans arrêt. Les mêmes homicides. À tous les siècles, depuis des millénaires. Je n'ai jamais vu de sangsue ne pas faire attention parce qu'elle, elle sera déjà morte... Ils se sont donné un adjectif qui ne leur correspond pas. La gentillesse, la bonté, l'entraide... Ce n'est qu'une façade. On enlève leur ignorance aux enfants bien trop tôt. Jeune, on leur parle de liberté d'expression, de liberté d'agir et d'égalité, mais ce n'est qu'un rêve. Une utopie imaginaire. La liberté d'expression est remplacée par la politesse. L'égalité n'existe pas. La liberté d'agir est oubliée sous la pression de la conformité. Certains disent que l'erreur est humaine. Je pense plutôt que l'humain est une erreur.

Non. Je ne comprends pas les humains. Je ne les aime pas non plus. Je m'inclus dans le lot. Je t'inclus aussi.

Connaissez-vous

La pluie s'abattait durement sur la vitre. Le tonnerre grondait. Les éclairs fusaient. Loïck se leva péniblement de son lit et s'étira avant de sortir de sa chambre en catimini.

Il s'apprêtait à refermer la porte, mais il vit Lisa, encore endormie.

Elle était calme.

Elle était paisible.

Il l'observa un instant, regardant les draps se soulever et s'abaisser au rythme de sa respiration. Il soupira.

Avez-vous déjà aimé? Un amour plus fort que tout. Un amour tel que vous seriez prêt à tout sacrifier, même l'amour de cette personne pour son bonheur? Un amour qui fait battre votre cœur, qui vous donne chaud, qui vous fait sourire bêtement pour n'importe quoi. Un amour qui vous fait voir la vie en couleur, qui vous fait rire, qui vous fait pleurer. Un amour qui te fait oublier.

Loïck connaissait cet amour. Un amour tel qu'il était incapable de penser correctement. Un amour tel qu'il était incapable de lui dire. Il referma la porte et avança dans le couloir sombre de l'ancien monastère où il s'était installé avec quelques amis.

Il continua sa marche, mais plus il marchait, plus l'ambiance se voulait chaude.

Suffocante.

Et lorsqu'il ouvrit la porte menant à la cuisine il comprit.

Il comprit la chaleur.

Il comprit le manque d'oxygène.

Mais il comprit trop tard.

Le feu se propageait comme la peste, commençant déjà à grignoter les poutres de bois.

Ses amis.

Ils dormaient.

Avez-vous déjà eu peur? Une peur qui prend le ventre, qui vous empêche de penser.

Une peur qui hurle, qui crie, qui te paralyse. Une peur telle que tu ne peux même pas crier. Une peur telle que tu peux presque accepter ta fatalité.

Alors il ne réfléchit pas.

Alors il courut.

Alors il alla voir ses amis.

Les réveiller un à un.

Les sortir un à un.

Et puis une fois tous sortis, les compter un à un.

Et il comprit que la peur avait paralysé sa réflexion.

Lisa.

Sa Lisa

Sa Lisa était à l'intérieur.

Il entra donc dans le bâtiment en flammes en criant le nom de sa bien-aimée. Et il la vit, se débattant pour sortir du tas de bois où elle était restée coincée lorsqu'il s'était détaché du toit pour lui tomber dessus. Il commença à la sortir de là, alors qu'elle murmurait son nom.

Il lui répéta:

Je suis là Lisa, je vais te sortir de là...

Tiens bon mon cœur...

Son visage fondait à cause de la chaleur. Alors qu'il avait presque terminé de la dégager, une poutre enflammée tomba du plafond, si bien qu'il dut sauter pour ne pas se faire écraser. La poutre s'écrasa entre les deux amoureux et le feu prit dans le T-shirt de Lisa. Le feu la consommait et elle brûlait, de l'extérieur et de l'intérieur en hurlant son nom de douleur. Et il ne pouvait rien faire.

Elle hurlait.

Elle brûlait.

Elle fondait.

Son corps était bloqué. Il essayait de bouger mais n'y arrivait pas. Il observait, impuissant, la femme de sa vie brûler vivante en pleurant et en hurlant son prénom alors qu'il ne pouvait la sauver.

Avez-vous déjà eu mal? Une douleur qui te tord les tripes. Une douleur telle que tu ne sens plus le plancher, que le monde autour de toi s'effondre. Une douleur indescriptible. Inimaginable. Une douleur telle que tu ne peux même pas pleurer. Même pas te soulager. Même pas te confier. Sournoise. Là pour te ramener sur Terre à chaque moment de bonheur.

Tu ne sais pas ce qu'est la douleur avant de l'avoir vécue.

Une douleur telle que le mot douleur lui-même semble bien pâle à ses côtés.

La douleur est plus forte que l'amour.

La douleur est plus forte que la peur.

La douleur est universelle.

Dorian Valayer - 403

On est allé...

On est allé s'installer en dessous d'une petite structure en métal. On entendait le martèlement de la pluie sur le toit. Même en ce temps triste, le petit sourire sur son visage ne s'effaçait pas. Je me demandais si elle pensait comme moi à propos de la pluie.

- Tu ne trouves pas que la pluie est triste ?

- Non pas vraiment, j'adore la pluie.

- Moi aussi. Peut-être parce qu'elle me ressemble.

- Comment ça ?

- La pluie est un cycle. Elle tombe, ruisselle sous la terre, s'évapore, remonte dans le ciel, forme des nuages et retombe. Je suis pareil avec mes émotions. Une chose apparaît, me rend heureux, mais mon bonheur s'évade au bout d'un moment et finalement, quelque chose me rend à nouveau heureux. Ce cycle ne s'arrête jamais, comme la pluie.

- Je vois... Espérons que ce cycle s'arrête et que tu trouves ton bonheur pour la vie.

Elle a dit ça en se tournant vers moi et en exhibant son plus grand sourire. J'ai détourné les yeux et commencé à rougir. C'est bien la première fois qu'on me dit quelque chose qui me fait autant plaisir. Sa douce main s'est resserrée autour de la mienne et a commencé à me faire marcher. Je ne savais pas où j'allais, mais je n'avais pas besoin de savoir, je n'avais pas peur. Je me sentais heureux.

Jardin Majorelle

La médina de Marrakech, artisanalement conçue, abrite d'innombrables et somptueux repères culturels se caractérisant par leur histoire riche. L'un d'entre eux, le jardin Majorelle, a gracieusement su nous charmer par son passé unique, ses événements vécus et sa collection faunique.

En premier lieu, Jacques Majorelle, un peintre extravagant, amoureux de la médina, y a bâti une villa mauresque, moutarde et cyan, munie d'une fontaine monumentale bleu roi sur un sol rouge électrique. Autour de celle-ci, il a fait construire un jardin islamique luxueux entouré de plantes exotiques nuancées telles que des yuccas, des lotus ou encore des jasmins provenant des quatre coins du monde.

En deuxième lieu, séduit par cette oasis « dont les couleurs se mêlent à la nature », Yves Saint-Laurent a transformé la villa en un musée de l'histoire Berbère. Il y a inauguré, au rez-de-chaussée, son atelier contenant une collection de bijoux et de tapis diversifiés. Avec Pierre Bergé, homme d'affaires, ils ont voulu poursuivre la vision de Majorelle en peaufinant l'apparence du jardin.

En dernier lieu, le jardin Majorelle attire les visiteurs friands de ses oiseaux nuancés les accueillant chaleureusement chaque année avec leur chant poétique. Des merles, des mésanges ou encore des tourterelles s'y retrouvent, visibles par les visiteurs, assis confortablement sur leur chaise turquoise, depuis les toits de la terrasse, sirotant leur café fraîchement moulu.

Afin de conclure, le jardin coloré sait captiver avec ses atouts cachés, tels que son histoire et son ornithologie. Quelle partie vous attire le plus dans cet admirable jardin byzantin ?

Aurélie Maz - 202)

Ça suffit!

Que dire de ce qui se passe en ce moment ? Des parents monoparentaux qui ne peuvent plus continuer à payer leur appartement. Ou encore des jeunes adultes et des étudiants incapables de se trouver un loyer à un prix abordable. Le marché de l'immobilier est rendu anarchique. Nous voulons encore vivre avec ces prix absurdes ? Il est grand temps que le marché de l'immobilier arrête les spéculations et les surenchères. On dit vivre dans un pays où il n'y a pas d'injustice et d'inégalités. Au contraire, il y a encore tellement d'abus dans la société. Pour que l'économie d'une province fonctionne bien, il faut que tout le monde en profite. Ce qui n'est pas le cas. Un très faible pourcentage de la population bénéficie de cette crise. Le reste est voué à compter ses sous. Je blâme les agents immobiliers, les personnes qui rénovent des maisons et par la suite les revendent deux fois plus chères et les villes qui en bénéficient indirectement grâce aux taxes foncières.

Nous ne sommes plus capables de faire la différence entre exagération et modération. Où sont donc passés le savoir-vivre et la pensée collective ? Laissez l'argent un peu de côté et recentrez-vous sur le plus important : un monde plus juste.

Personnellement, je souhaite un jour pouvoir signer mon premier bail sans avoir trop de préoccupations sur le plan financier.

Matias Landrion - 101

Chapitre 1

Une ville endeuillée

C'était une nuit comme les autres dans la ville de Samal, quand soudain, un hurlement déchirant fendit le silence de la cité endormie. Le jeune homme nommé Ar-Diago, un des gardes de la Patrouille Six, se mit d'instinct à courir vers l'origine présumée du son sinistre, sans même attendre l'ordre de son capitaine.

- Je vais devoir payer pour cette insubordination, se dit Ar-Diago. Heureusement pour lui, il connaissait la ville comme sa poche pour l'avoir parcourue de fond en comble depuis sa jeunesse. Le soldat courut comme un forcené, bien décidé à arriver le premier sur les lieux d'où provenait le cri. Il y arriva enfin. D'abord, il fut plus que surpris de se retrouver devant la porte de la taverne du Loup-d'or. Il connaissait très bien le barman pour lui avoir rendu visite à de nombreuses occasions afin d'acheter de la bière pour la troupe.

- Peut-être devrais-je entrer ? se dit-il. Il dégaina son sabre et, prenant son courage à deux mains, entra. Mais quel capharnaüm ! chuchota-t-il.

Le bar était sans dessus dessous. Chaises renversées, tables cassées, verre brisé et, à son plus grand désarroi, aucune trace du barman.

- Herino ! Herino, es-tu là ? C'est moi, Ar-Diago. Je suis venu car j'ai entendu un cri d'enfer qui venait d'ici. Réponds-moi si tu es là, que je puisse t'aider ! chuchota-t-il.

Le jeune homme attendit quelques minutes une réponse, mais elle n'arriva pas. Il commençait vraiment à être inquiet.

- Mais où est-il, merde ? demanda Ar-Diago avec un soupçon de colère et d'inquiétude.

- Eh bien, un garde dans un bar. N'est-ce pas un peu bizarre ? dit une voix derrière lui.

Il sentit une lame se déposer sur ses côtes.

- Qui es-tu ? demanda Ar-Diago.

- Je me nomme Esteban. Et toi, jeune homme, quel est ton nom ? dit l'intrus en forçant un peu plus sur sa lame.

- Mon nom est Ar-Diago. Où est le vieux barman ? demanda-t-il avec colère.

-Je suis navré, mais je pense qu'il ne pourra te dire bonjour, du moins pour l'instant. dit Esteban.

- Que lui avez-vous fait, salopard ? hurla le soldat.

- Du calme, petit lion. Du calme, car je ne pense pas que le dieu de la mort apprécie les morts hystériques. Même si j'apprécie beaucoup cette petite conversation, j'ai du travail et un long voyage m'attend, alors je crois que tu pourrais aller voir le dieu de la mort et lui dire bonjour de ma part, hein, tu serais plus utile comme ça, dit l'intrus.

Esteban enfonça son épée dans les côtes du malheureux soldat, impuissant face à cet homme. Dans un dernier souffle, Ar-Diago dit :

- Que le diable vienne te chercher dans les confins du monde, car je ne pourrais le faire ! Je vois déjà le rouge, mais malheureusement pour toi, ce sera la couleur que tu verras le jour du jugement de ton âme déchue. Puis, il s'enfonça dans les ténèbres à tout jamais, avec l'espoir que son agresseur le rejoigne pour le faire souffrir.

À quelques jours de cheval, un homme du nom de Zar se promenait dans les jardins de son petit manoir sur le bord du Ri, un fleuve de 10 km de longueur.

Soudain, son ami le capitaine Cormar entra avec son lieutenant en hurlant.

- Zar, Zar, c'est horrible ! Il... il...tu...je...

- Du calme capitaine ! Calmez-vous ! Lieutenant, expliquez-moi ce qu'il se passe, mais un peu plus clairement que votre capitaine s'il-vous-plaît.

Le capitaine, légèrement calmé, s'assit.

- Vous connaissez la ville de Samal ? demanda le capitaine.

- Oui, c'est d'ailleurs une magnifique cité. Pourquoi ?

- Eh bien, figurez-vous qu'hier, les citoyens de Samal ont été obligés de rester chez eux, car il y a un tueur dans la ville.

- Quoi !?! Vous vous moquez de moi ou quoi ?!

- C'est la triste vérité. Un garde de la patrouille six et un barman ont été retrouvés morts hier dans la taverne du Loup-d'or.

- D'accord, je comprends ça, mais pourquoi venir me voir moi ? Je ne pense pas pouvoir vous être d'une grande utilité capitaine, dit Zar tout en s'asseyant sur un fauteuil. Le lieutenant se baissa et chuchota quelque chose à l'oreille du capitaine. Celui-ci se leva.

- À moi, ça me semble plus que clair. Vous êtes un ancien garde de la cité, vous êtes donc la personne la mieux placée pour enquêter sur ce meurtre.

- Il me semble que les jeunes hommes de la garde ont les connaissances requises pour enquêter, plus le fait qu'ils sont jeunes et qu'ils peuvent se battre. Je suis vieux et je ne sais plus me battre, à quoi vais-je vous servir messieurs ?

- Navré de vous apprendre cette nouvelle, mais la personne connaissant le mieux la ville est celle qui a été tuée. De plus, non seulement vous connaissez Samal très bien, mais vous avez l'expérience des années, ce que n'ont malheureusement pas les gardes de la cité, tous de jeunes hommes âgés entre 18 et 30 ans. Finalement, vous dites ne pas savoir vous battre, mais je suis convaincu qu'avec un peu de motivation, vous pourriez battre Richard mon lieutenant, en seulement quelques secondes.

- En plus, j'ai remarqué que vous êtes un homme très observateur, et la preuve est que depuis que je suis entré ici, j'ai la main sur ma dague, placée dans la poche gauche de mon veston, celle-là même que vous fixez depuis le début de la conversation, ajouta Richard.

- Je dois admettre que vous avez raison. Je connais la cité comme ma poche, je sais me battre, et c'est également vrai que j'avais vu votre dague dès que vous êtes entré ici. Mais, à ma défense, j'ai menti car je tiens vraiment à ma tranquillité, et ça, vous devez le comprendre messieurs.

- Nous le comprenons et sommes même légèrement jaloux de vous, cher Zar, car voyez-vous, nous ne pourrions prendre de jour de congé avant d'avoir trouvé ce meurtrier.

- Je compatis à votre sort messieurs, et croyez-le ou non, je vais vous aider dans cet, euh, comment pourrions-nous appeler cela ?

- Un autre homme a déjà trouvé un nom Zar, il a appelé ça une enquête, précisa Richard avec hâte.

- Parfait ! Mais avant que vous ne retourniez à Samal, j'aurais besoin de trois choses.

- Quelles sont ces faveurs ?

- Avant de vous les révéler, je souhaiterais savoir une chose. Est-ce que la cité a été fermée depuis hier, est-ce que quelqu'un a pu en sortir ou y entrer ?

- Oui, la mairesse de la ville a ordonné au garde de fermer les portes et de passer dans chaque maison pour dire que personne ne devait sortir de chez soi jusqu'à nouvel ordre.

- Parfait ! Bon, voici mes faveurs. La première serait que vous ordonniez que personne n'entre dans la zone du meurtre.

- Bien, ce sera fait. Lieutenant, partez de ce pas à Samal pour interdire l'entrée de la taverne du meurtre !

- À vos ordres mon capitaine !

Le lieutenant se leva derechef et quitta la pièce pour se diriger vers l'écurie.

- Bien, voici ma deuxième faveur. Je souhaite aller partout dans la cité et pouvoir interroger qui que ce soit.

- C'est plus compliqué ça, mais je suis sûr que si vous allez voir la mairesse dès votre arrivée à Samal, elle devrait pouvoir vous accorder ce que vous voulez.

- Merci capitaine ! Finalement, je souhaite savoir tout, je dis bien tout ce que vous savez sur le meurtre.

- C'est d'accord, je vais tout vous dire lorsque vous arriverez à la cité.

- Génial ! Je vous laisse me quitter mon cher capitaine. Ah oui, une dernière chose, pourriez-vous me donner une insigne de colonel à mon arrivée à Samal, car lorsque

j'ai quitté la garde de la ville, j'étais à ce poste. Cela pourrait me servir dans mon enquête.

- Mais bien évidemment mon bon ami !
- Je vous souhaite un bon voyage capitaine !
- Je vous accueillerai comme il se doit lorsque vous arriverez Zar. Bonne continuation très cher !
- À vous aussi Cormar !

Fin chapitre 1

Chapitre 2

La taverne du Loup d'or

Les portes de Samal se profilait à l'horizon. Majestueuses, voilà le seul mot pouvant décrire ces portes titanesques. Ces deux mastodontes d'un rouge cuivré par le vernis, fabriquées de bois d'acacia géant, sont encore debout après un siècle et demi. Zar descendit de son cheval « Coup de Vent » et le tira par les rênes pour franchir les portes de la cité.

- Halte ! Qui êtes-vous et que venez-vous faire à Samal ? gronda un des gardes.
- Salutations messieurs ! Je me nomme Zar et je suis venu voir le capitaine Cormar.
- Mon ami, répondit une voix derrière les gardes. Vous êtes venu ! Quelle joie de vous revoir dans la cité mon colonel !
- Merci de cet accueil chaleureux capitaine ! Je suis moi-même plus que ravi de vous voir ! Comment allez-vous ? demanda Zar.

Soudain, les deux gardes, réalisant l'ampleur de leur faute, se courbèrent sans attendre.

- Mon colonel ! Nous nous sommes mépris sur votre identité. Veuillez nous pardonner mon colonel. Cela ne se reproduira plus, je vous en fais la promesse, dit le gradé des deux.
- Relevez-vous messieurs. Je ne souhaite pas que les gardes de cette magnifique cité salissent leurs uniformes et de plus je suis sûr que vous ne souhaitiez guère me blesser.
- Vous êtes trop bon mon colonel.
- Allez, faites votre merveilleux travail et ne laissez personne entrer !
- À vos ordres mon colonel ! dit le gradé en reprenant son poste.

- Bon, où en étions-nous Cormar ?

- Nous allons commencer à discuter, mais je vous suggère de partir d'ici et d'aller chez moi pour parler plus tranquillement et confortablement aussi.

Sur ce, les deux hommes rirent de bon cœur et se levèrent pour se rendre chez le capitaine.

Ils arrivèrent chez l'homme vers la fin de l'après-midi, après avoir fait visiter la ville à Zar par le capitaine, plus fier qu'un paon de recevoir enfin son meilleur ami dans la cité aux mille couleurs. La maison du garde n'avait rien à envier aux maisons des environs. Sa maison, gigantesque pour l'époque, était vraiment splendide et accueillante.

-Bienvenue chez moi Zar !

-Merci capitaine ! Sachez que je suis sincèrement ravi de connaître enfin votre humble demeure.

-Quant à moi, je suis enchanté de savoir que vous avez accepté de résoudre notre affaire des plus, comment dire, euh, spéciales ! Hé hé...

-Que diriez-vous si nous nous attaquions dès maintenant à votre affaire ! Je me sens en veine aujourd'hui et je désire avoir le plus d'informations possibles sur le meurtre de ce pauvre barman et de ce défunt garde.

- Pauvres hommes, alors là, c'est la meilleure ! Le barman était un homme, non pas riche mais disons qu'il n'avait pas vraiment de problème financier. Quant au garde, c'était un des meilleurs amis du barman.

-Pensez-vous que le mobile du meurtre aurait pu être l'argent ?

-Non.

-Pourquoi ? Vous paraissez si sûr de vous, pourtant, il me semble que ce serait un mobile des plus logiques, ne croyez-vous pas ?

-Au lieu de m'obstiner avec vous, je vais vous montrer quelque chose. Venez Zar, allons voir le bar !

-Bien capitaine.

Les deux hommes sortirent de la demeure du capitaine et se dirigèrent vers la taverne.

-Mais c'est la taverne du Loup-d'or !

-Oui, et pourquoi cela vous surprend-il autant ?

-Voyez-vous Cormar, au cours des années où j'ai servi dans l'armée samalienne, je venais souvent ici, même si je me doute que le défunt barman n'est pas celui qui me servait à l'époque !

-Mais où étiez-vous donc de garde ? Je n'ai jamais entendu parler d'une garnison ici, ou même dans le quartier, donc je ne sais vraiment pas de quoi vous me parlez Zar.

-Comment vous expliquer, hum, ah, je sais ! Voyez, derrière la taverne, il y a une place publique.

- Mais non, il n'y a que la caserne du lieutenant Charles, et non pas une place publique.

-Laissez- moi finir de parler ! Je disais donc, il y a une place publique, mais comme vous le dites, maintenant il n'y a que la caserne. Je voulais dire que la ville, je suppose que vous le savez, a changé et a été réaménagée. Donc, il est possible que la caserne où j'étais de garde ait été remplacée.

-Maintenant je comprends. Donc, vous voulez dire qu'il serait possible que la caserne ait été rasée pour construire un autre bâtiment de ceux qu'on voit ici, c'est ça ?

-Exactement Cormar, mais peu importe. Le lieutenant ne devait-il pas nous retrouver ici ?

-Oui, et comme il est en retard, je pense que nous devons commencer sans lui.

-Bien, entrons dans la taverne voir ce « carnage ».

Les deux hommes entrèrent dans la taverne du Loup-d'or, sans que Zar ne se doute une seconde de ce qu'il allait y voir. Ils poussèrent la porte, même si dès qu'ils la touchèrent, celle-ci, fendue en deux, tomba d'un coup sec et disparut dans un nuage de poussière avant même de toucher le sol. Même si les deux soldats étaient surpris, ils continuèrent d'avancer. Chaises renversées, tables coupées en plein centre et le comptoir, si on pouvait appeler ainsi l'amas de bois brûlant qui restait à l'endroit où il était supposé être, complétaient le portrait de la destruction des lieux.

-Eh bien, on peut dire qu'il va falloir plusieurs maçons pour remettre les lieux en ordre.

-Voilà bien le problème.

-Comment ça le problème ? Il me semble qu'une ville comme Samal doit bien avoir des maçons qui n'attendent que ça.

-Non non, je ne parle pas du fait qu'il faille des maçons, mais plutôt du fait que cette taverne est, comment dire, disons qu'elle est, euh, eh bien...

-Mais qu'y a-t-il Cormar ? Dites-le-moi par pitié, je n'en peux plus ! Ce suspense va nous tuer, moi et ma vieille carcasse.

-Pas hantée, mais par exemple, la porte, eh bien, ne trouvez-vous pas bizarre que la porte soit tombée en poussière ?

- Non, pas après avoir vu l'état intérieur de la taverne.

-Mais si je vous dis que la porte a été refaite il y a de cela deux jours, maintenant, ne trouvez-vous pas bizarre qu'elle soit tombée en poussière comme si elle avait deux siècles ?

-QUOI !?! DEUX JOURS ! Mais c'est impossible !

-Mon raisonnement est que l'assassin était aussi un mage, qui plus est un mage de très haute puissance, car pour lancer une malédiction comme celle qui est à l'œuvre ici, il faut une grande puissance magique.

-J'ai du mal à y croire, mais surtout à l'accepter, car un des fondements de mes valeurs est que la magie n'existe pas et qu'il y a une explication logique et scientifique à tout ce qui se passe dans le monde. Observons attentivement cette porte.

Ils observèrent longuement les portes de chêne noir, fixèrent les gravures en forme de loup hurlant à la lune, jetèrent un coup d'œil au contour des portes, celles-ci accrochées seulement par deux supports aux murs beiges de la taverne. Après un certain temps, ils se relevèrent.

-Je ne vois vraiment rien Zar, et malgré le fait que j'ai un immense respect pour vous et vos valeurs, je ne peux vraiment pas m'empêcher de penser que la seule explication logique est la magie.

-Ah ah ! J'ai trouvé ! Cormar, venez vite voir ça, je crois que la preuve que vous cherchiez est bel et bien là !

-Quoi ?! J'arrive !

- Regardez, là, juste là. Ne remarquez-vous pas que quelque chose cloche ?

-Mais... c'est moi ou il y a comme qui dirait des fils invisibles ?

-Ce n'est pas vous, il y a bien des fils invisibles, les mêmes que j'utilise chez moi en guise d'alarme.

-Mais, pourquoi mettre des fils qui, en plus de coûter leur pesant d'or, ne servent à rien ? Cela me dépasse.

-Mais ces fils servent bel et bien à quelque chose. Ils soutiennent ce panneau, là, qui dévie la lumière pour créer une illusion, c'est-à-dire l'illusion de la porte qui tombe.

-Mais comment... ?

-Eh bien tout simplement parce que la lumière déviée se reflète sur les particules de poussière et...

-Peu importe. Du moment qu'on sait pourquoi, du moins que vous savez pourquoi, parce que sincèrement je ne comprends rien du tout à tout ce charabia, c'est parfait. Maintenant, tentons de répondre à cette question : pourquoi faire toute cette installation ici, parce que pour un meurtre de roi ou des gens importants je comprendrais, mais là, je m'excuse mais, le meurtre d'un simple barman et d'un soldat, je ne vois vraiment pas pourquoi se donner autant de mal. Avez-vous une idée Zar ?

Chapitre 3

Un messenger inexistant

-Quoi ? Que dites-vous Cormar ?

-Je disais, euh, peu importe, ça ne devait pas être important.

-Ah ? Bon, j'ai bien pensé à tout ça, je parle des preuves.

-Preuves ? Quelles preuves ? Je m'excuse mais je ne vois vraiment pas en quoi une porte, qui est en fait une illusion, peut servir de preuve ? Auriez-vous l'amabilité de m'expliquer un peu plus clairement Zar ?

-Mais bien sûr, c'était ce que je m'apprêtais à faire. Donc, pour l'instant, voici nos preuves: une installation diablement complexe pour un meurtre diablement simple, du moins selon moi, et un garde et un barman morts.

-D'accord, mais je ne comprends toujours pas Zar.

-Allons-y plus simplement. Je vais vous exposer mes hypothèses. La première, l'assassin cherchait à tuer le barman et a tué le garde pour l'empêcher de parler.

-D'accord, ça c'est une possibilité plus qu'envisageable.

-La deuxième est que l'assassin a tué le barman pour attirer le garde, sa cible était donc le garde.

-Moins facile à comprendre, mais quand même envisageable.

-La troisième est que l'assassin voulait tuer le barman et le garde.

-Ok, et enfin la dernière, c'est quoi ?

-C'est que l'assassin n'est en fait qu'un simple voleur et que, ayant vu qu'il avait été repéré, il a tué le barman, puis lorsque le garde est arrivé, il l'a tué aussi, sinon son premier meurtre n'aurait servi strictement à rien.

-Bon, je comprends les quatre hypothèses, mais il me semble qu'elles sont toutes plus plausibles les unes que les autres, donc je ne vois pas en quoi cela va nous être utile.

Zar se prit la tête dans les mains et murmura quelque chose pour lui.

Je vais vous expliquer. Maintenant que nous avons des explications, nous devons bien sûr vérifier chacune d'entre elles, mais cela nous facilitera énormément la tâche pour trouver l'assassin, car nous n'aurons qu'à chercher la personne qui serait le présumé meurtrier. Vous comprenez maintenant ?

-Ah oui, maintenant je comprends. Merci Zar et je suis navré de vous exaspérer.

-Vous ne m'exaspérez pas Cormar, répondit Zar en soupirant, mais je...

Les deux hommes aperçurent le lieutenant entrer dans la taverne.

-Ah, mais vous voilà vous deux ! Je vous ai cherchés partout !

- Comment ça, partout ?! Je vous avais donné rendez-vous ici lieutenant !
- Mais un messenger m'a dit que vous aviez changé le lieu du rendez-vous, capitaine. Pour une fois, ce n'est pas de ma faute. Non, mais il ne fallait pas changer le lieu, je n'y suis strictement pour rien moi !
- Répétez ce que vous venez de dire lieutenant !
- Quoi colonel ?
- Le début de votre phrase, s'il-vous-plait.
- Bien. Mais un messenger...
- STOP ! Vous avez bien dit un messenger ?
- Oui, pourquoi ?
- Que vous a-t-il dit ?
- Euh, attendez un peu que je me souviene, hum, ah oui ! Je sais ! Il m'a dit qu'il était envoyé par le capitaine Cormar pour m'indiquer le lieu de la rencontre, c'est-à-dire la taverne du Loup-d'or, et que je devais aller rejoindre le capitaine chez lui. Mais lorsque je suis arrivé, vous n'étiez plus là, j'ai trouvé un message sur la porte, et ce message m'a révélé que vous étiez déjà rendu ici, je me suis donc empressé de vous rejoindre.
- Donc, faisons un rapide récapitulatif. Vous êtes en train de nous dire qu'un messenger vous a interpellé et vous a informé que le lieu du rendez-vous avait changé, et quand vous êtes arrivé sur les lieux, vous avez trouvé un message vous informant que le lieu avait encore changé pour redevenir le même qu'avant, c'est cela ?
- Exactement, et je ne comprends toujours pas pourquoi un messenger a été envoyé.
- D'accord, nous allons vous révéler quelque chose qui risque de vous choquer. Premièrement, nous n'avons jamais, je dis bien jamais, demandé à un messenger de vous avertir de quoi que ce soit, et nous ne vous avons jamais écrit un message que nous aurions fixé sur la porte. Vous comprenez Richard ? Vous vous êtes fait rouler comme un débutant.
- QUOI ?!?!
- Oui, mais pour l'instant, l'important est de découvrir qui vous a roulé, bien sûr, mais surtout pourquoi.
- Oui, je voudrais bien comprendre pourquoi moi aussi, mais je préférerais aller immédiatement chez moi vérifier si rien n'a été volé, si cela ne vous dérange pas trop.
- Que je suis bête ! Évidemment Cormar ! Allons-y aussi Richard, voulez-vous ?
- Bien mon colonel.
- Appelez-moi Zar si cela ne vous dérange pas trop Richard.
- Parfait Zar !

Les trois enquêteurs quittèrent donc la taverne, ne sachant toutefois qu'un tout petit détail leur avait échappé.

Chapitre 4

Un petit peu de tourisme

Sur le chemin, Zar en profita pour admirer la cité, ville grandiose et merveilleuse, pleine de vie ainsi que d'habitants. Ceux-ci, arrivant en masse d'autres cités peu éloignées, augmentent sans le savoir la richesse culturelle de leur future ville, car Samal est une des plus grandes villes de la côte de l'océan mirifique, vivant grâce à lui principalement de la pêche et du commerce.

-Messieurs, je m'excuse sincèrement auprès de vous, mais j'aimerais énormément aller admirer le port légendaire de la ville, donc si cela ne vous dérange pas trop, je vous laisserais aller chez le capitaine, tandis que moi j'irai de mon côté faire un peu d'exploration.

-Vous êtes sûr que c'est le bon moment Zar ?

-Pas vraiment, mais comme je vais être absorbé par le meurtre plus tard et que je suis aussi venu faire un peu d'exploration, je me disais que deux hommes c'est bien assez pour aller vérifier si rien ne manque dans une maison.

-Mouais, une excuse qui vaut autant qu'une autre, mais j'accepte. De toute manière, je me doute bien que quoi que je dise, vous n'en ferez qu'à votre tête, donc d'accord.

-Parfait Cormar. Je vous remercie.

-Ah oui, une seule chose avant que vous ne fuyiez comme un voleur...

-Qui, moi ?

-Oui vous. Juste pour vous conseiller d'aller directement au port, sans passer par le centre-ville.

-Pourquoi ?

-Eh bien, tout simplement parce que, au centre-ville, il y a des dizaines, que dis-je, des milliers de voleurs, assassins, mercenaires et autres membres des forces du mal, si je puis dire cela ainsi.

-D'accord, merci Cormar.

Zar laissa donc les deux hommes continuer leur chemin, tandis qu'il prit une rue secondaire qui allait vers le port. Il chemina donc tranquillement, sans se presser davantage pour y aller. Il en profita pour admirer les petites maisonnettes soleil avec de merveilleux dessins de vagues d'un bleu profond. Après avoir déambulé dans ces petites rues, il rencontra une troupe de troubadours qui lui demanda s'il voulait entendre une chanson.

-Mais quelle bonne idée messieurs ! Je ne suis guère pressé, prenez donc votre temps.

La bande, ravie de pouvoir jouer, se rassembla et commença son petit spectacle. Quelques minutes plus tard, les hommes saluaient Zar et s'en allaient tranquillement vers la taverne que Zar avait remarquée plus tôt. Quant à lui, il poursuivit son chemin à travers ce dédale de rues entrelacées. Il s'arrêta un moment devant une petite maison rouge clair, qui semblait s'être ajoutée récemment aux autres maisons de la rue. Il la fixa durant quelques secondes, puis se dit qu'il devrait peut-être poursuivre son chemin.

Quelques minutes plus tard, il arriva au port de Samal, aussi nommé l'Archeport, car c'est le plus grand, vivant, riche et magnifique port de l'océan Saos. L'Archeport est un port titanesque, si grand qu'il s'étend d'une extrémité à l'autre de la muraille de la ville. De plus, c'est un lieu de commerce, mais aussi un endroit de départ pour une merveilleuse aventure, ou encore une place de rassemblement pour discuter de choses diverses, professionnelles ou personnelles, mais aussi et tout simplement un lieu de paix, d'harmonie, car le port accueille des milliers de personnes par jour, des gens de partout mais surtout des gens de tous les milieux. L'Archeport est donc le lieu de croisement de plusieurs milliers de cultures et croyances différentes, celles-ci donnant à Samal tout son charme.

Zar arriva donc dans ce port rempli de marchands, de navigateurs, d'explorateurs et de troubadours. L'odeur de la mer lui rappelait sa tendre enfance à Samal, le temps où il dansait avec les vagues, jouait avec les crabes et nageait avec les dauphins, le temps où les problèmes de la vie ne le dérangent pas plus qu'une brise d'été ne dérange un oiseau.

-Ah, mais ce temps est révolu et ce depuis une bonne cinquantaine d'années, mon petit Zar, se dit-il.

Il continua à avancer dans le port, jusqu'à ce qu'il arrive devant les tables pleines à craquer de poissons frais, mais aussi de fruits exotiques et mêmes de viandes d'animaux qu'il n'avait jamais vus auparavant. Il continua son chemin partie les étals des marchands, ceux-ci criant à tue-tête que les poissons, fruits ou autres aliments comestibles étaient les meilleurs, ne facilitant pas la tâche aux pauvres acheteurs ne sachant plus qui croire et achetant de tout à tout le monde, ce qui plait énormément aux commerçants, car quoi de mieux pour un marchand que les gens dépensent sans compter ? Soudain, notre homme s'arrêta devant un petit étal, derrière lequel se tenait un homme d'une soixantaine d'années, plutôt petit, d'un teint brun-beige, avec quelques cheveux gris-noir, des bottes en cuir et portant une chemise brune et un chapeau de style mexicain jaune.

-Bonjour monsieur, que vendez-vous ?

-Moi ?

-Oui, vous.

-Eh bien, comme vous le voyez, je ne vends que des fruits des îles Golopogas.

-Comment se nomment ces fruits ?

-Je pense qu'ils se nomment des kiwiz.

-Des kiwiz ? Je ne connais pas. Puis-je en toucher un, avec votre permission bien sûr ?

-Servez-vous donc, voyageur !

Zar prit un kiwi et le toucha.

-Que c'est doux ! On dirait un petit chaton !

-Un chaton ? Je vois plutôt une patate recouverte de poils, mais si vous trouvez que ça ressemble à un chaton, c'est votre avis.

-Non, vous ne m'avez pas bien compris très cher, je voulais dire que c'était aussi doux qu'un chaton.

-Ah, je comprends mieux, je suis bien d'accord avec vous ! C'est vrai que c'est très doux !

-Mais bon, quel est votre nom, monsieur le marchand ?

-Eh bien, je me nomme Enrico Blizucci. Et vous, comment vous appelez-vous ?

-Zar.

- Beau nom, mais pourquoi vouliez-vous connaître mon nom, Zar ?

-En fait, c'est parce que je cherche un homme dénommé Milano et que l'on m'a dit que je pourrais le retrouver au port.

-Votre homme, ce Milano, est-ce que son nom de famille ne serait pas Paro, par hasard ?

-Oui, c'est bien ça, Milano Paro, mais comment connaissez-vous ce nom ?

-Ah, mais tout le port le connaît le vieux Paro ! Il est devenu une légende après le naufrage du *Sirène*, le navire qui le transportait à son bord.

-Attendez, le *Sirène* a fait naufrage ?

- Ben oui, c'est que le capitaine était un peu malade dans la caboche pour envoyer en mer un navire ayant une vingtaine d'années et rafistolé une bonne trentaine de fois.

-Qui d'autre a survécu au naufrage ?

-Aucune idée voyageur.

-Bon eh bien, merci beaucoup ! Pour le temps que je vous ai fait perdre, je vous achète 5 kiwiz.

-Ok, ça fera 2 pièces d'argent.

-Tenez, les voici. Avant que je ne vous laisse à votre marchandage, pourriez-vous me renseigner sur l'endroit où je pourrais trouver Milano ?

-Bien sûr, il est avec les autres marins dans la taverne du Soleil Levant.

-Merci bien et bonne chance avec vos affaires !

-Bonne chance à vous voyageur !

Zar prit le chemin de la taverne aux cent marins, prénommés ainsi car plus d'une centaine de marins samalais y passaient leurs soirées à boire, manger, danser et chanter. Il poussa la porte et entra dans la taverne, mais ne s'attendait pas du tout à voir ce qui l'attendait...

Fin chapitre 4

Les annonces

C'est moi ou dans les annonces de savon à lessive, la chemise sale est toujours jaune bizarre avec une tache de sauce à spaghetti dessus? Genre vraiment dans TOUTES les annonces. Aussi, les scénarios sont toujours trop poussés parce que le produit est *plate*. Chaque fois, c'est comme: « Voulez-vous savoir le secret de *nom de la marque*? (Pis là on voit le gros bunker avec 3000 employés et des chats extraterrestres.) » NON JE N'AI PAS LE GOÛT DE SAVOIR LE SECRET DE *TIDE*! Je veux juste voir mon émission! Ça me fait penser aux annonces de parfum. Vous savez, les personnes qui s'enfuient en auto pour monter sur un gratte-ciel pour aucune raison? Je sais qu'ils ne peuvent pas décrire une odeur, mais pouvez-vous avoir au moins un MINIMUM de rapport avec votre marque?

L'infini amour d'une vie



Mon petit bonheur à moi, c'est d'écrire mes sentiments. D'écrire comment je me sens en dedans. Comment savoir si quelqu'un nous aime tendrement ? Comment savoir si cette personne vous plaît vraiment ? J'aimerais tant m'asseoir sur un banc de parc, sachant que je suis aimé. Être assis à côté de ma bien-aimée et regarder un coucher de

soleil puis la nuit étoilée. Je sens que j'ai des sentiments, mais je ne sais point comment m'exprimer. Je ne sais pas comment **lui souffler**. Je ne veux pas perdre son amitié, ou bien les moments passés. Je veux lui dire à quel point elle me rend heureux, mais j'ai si peur de me faire rejeter. Pourrais-je me tromper et me rendre compte que je n'ai pas d'inquiétude à me faire ? Peut-être **m'aime-t-elle autant que moi je l'aime**. Peut-être attend-elle le moment où je ferai les premiers pas, le grand pas. Peut-être que toutes mes fantaisies pourraient se réaliser avec cette personne qui a tant à m'offrir. Cette personne si précieuse avec qui j'aimerais traverser le petit pont menant à un petit ruisseau. Cette personne avec qui j'aimerais regarder les étoiles. Cette personne avec qui j'aimerais voir un coucher de soleil... voir tous les couchers de soleil et m'endormir la serrant fort dans mes bras. Passer ma vie à ses côtés quoi. Si j'allais la voir pour lui demander de venir prendre une marche avec moi pour traverser le fameux pont, puis longer le petit ruisseau menant à la mer calme, peut-être aimera-t-elle écouter le son des vagues flattant la berge et mouillant nos pieds fatigués de marcher. Je crois qu'elle pourrait accepter... À voir comment nous sommes incapables de nous lâcher des yeux durant nos cours de littérature me donne de l'espoir, mais en même temps, j'ai si peu confiance en moi... Je devrais aller la voir, ce n'est qu'une demande pour une simple marche. Si j'allais la voir, **ce pourrait être le début d'une marche vers l'infini amour d'une vie**.

Le plaidoyer d'un torturé

Non, vraiment : je ne suis plus humain. Je ne sortirai d'ici que mort ; seul mon corps sera vivant, mais ce ne sera qu'un corps, car je ne serai plus humain.

Enfermé, confiné, isolé. Mes pieds ne peuvent plus faire les cent pas.

Le sol est froid, glaçant. Le regard du mur est perçant.

Chaque jour est une sentence à mort. Chaque jour blesse, meurtrit. Chaque jour se fait plus lourd, plus meurtrier.

Les heures me fouettent à coups de « pourquoi ». Cette question, un pesant fardeau que je porte diligemment, me torture et me tord l'esprit. Mon dos se courbe sous son poids.

Mais j'en suis venu à une conclusion.

Il n'y a pas de raison. Il n'y a jamais de raison. Lorsque l'on demande « pourquoi », les murs répondent « parce que ».

Parce qu'ils n'avaient pas le choix. Parce qu'il le faut. Parce que c'est leur devoir. Parce que les murs d'en haut l'exigent. Parce qu'ils doivent obéir. Parce qu'ils seront punis s'ils désobéissent. Parce que si ce n'est pas moi, c'est eux.

Parfois, je songe aux oiseaux qui volent dehors, et dont les chants ne sont pour moi plus qu'un amer souvenir. Je songe aux jours lorsque je volais comme eux, plus ou moins libre. Libre de mes choix, de mes actes, de mes pensées.

Mais je songe aussi à leurs paroles et à leurs propos, plus ou moins semblables à ceux que je tenais lorsque j'étais libre. Bien sûr, mon discours a changé, mais je prendrai quand bien même le temps et le soin d'y répondre.

Certains disent que la torture est parfois justifiable. À ceux-là, je demande : Où peut-on tracer la ligne ? Où s'arrête ce parfois ? Qui peut décider ? Qui peut juger ? Quel humain, pur et incorruptible dans son raisonnement, pourrait en toute sûreté et avec pleine assurance en juger un autre qui est son égal ? De quel droit ce premier déciderait-il du sort de ce dernier ?

Je ne dis pas qu'il faut pardonner les criminels ; bien au contraire, ceux-ci devraient être jugés objectivement dans le cadre d'un procès juste et raisonnable, puis soumis aux conséquences prévues par la loi, ni plus ni moins. Et cette loi devrait respecter et protéger les droits de tous et de chacun ; et elle ne pourra en aucun temps inciter à leur violation ; et personne ne sera au-dessus de la loi.

D'autres disent que la torture est parfois utile. À ceux-là, je demande : Quelle fin pourrait être justifiée par un moyen si barbare et si inhumain ? Quelle utilité la torture a-t-elle, autre que faire proliférer le mal là où le mal est fait ? Quel problème la torture, la violence et la haine de son prochain, sources de tous les maux, ont-elles déjà résolu ?

Je songe par-dessus tout à leur indifférence. La faute ne repose pas autant sur les murs qui m'étouffent, que sur les oiseaux, inconscients et indifférents, qui les laissent faire. Le problème est bien là. Les murs ne nous étoufferaient pas si les oiseaux s'y opposaient.

Combien de ces oiseaux resteraient insensibles devant la mort d'un de leurs semblables ? Combien voleraient comme si de rien n'était ? Combien regarderaient le décédé droit dans les yeux sans le moindre sentiment ?

Aucun. Aucun, car les oiseaux voient en ce condamné un de leurs semblables ; car ils se voient eux-mêmes. Et c'est lorsqu'ils ne se reconnaissent plus en ce condamné que son sort ne leur importe plus.

Alors comment mettre fin à la torture et aux mauvais traitements ?

Arrêter de banaliser ces actes injustifiables enfreignant les droits humains.

Réhumaniser les victimes.

Dénoncer les agresseurs.

Mais surtout et par-dessus tout, ne pas rester indifférent.

Le devoir de juger n'est pas le mien.

Je fais appel à la conscience et à la raison de tous et de chacun.

SEKRI, Malak 408

Le toit

Je montai l'escalier menant au toit avec une boule au ventre. C'était aujourd'hui que j'allais le faire, aujourd'hui que je me libérais de tous mes problèmes, aujourd'hui que j'allais sauter et mettre un terme à 16 ans de larmes, de mensonges et de manipulation. Un faible sourire se traça sur mon visage en y pensant. Oui. C'était aujourd'hui que j'allais mourir.

Arrivée sur le toit, je pris un moment pour sentir le vent fouetter mon visage et remarquai une autre silhouette au bord de la toiture. Je découvris en m'approchant une élève à la queue-de-cheval basse qui pleurait toutes les larmes de son corps en s'avancant toujours un peu plus vers le vide. Elle osait prendre ma place ? Dans un élan de désespoir, j'attrapai son bras et le tirai vers l'intérieur.

- Ne fais pas ça! criai-je.

Sous le choc, l'élève figea sur place en me fixant avec de grands yeux mouillés. J'étais plus en colère qu'autre chose, car je savais bien qu'avec elle dans les parages, je ne pouvais pas mettre mon plan à exécution.

-Donc... commençai-je sans grande conviction, qu'est-ce qui t'amène ici ?

-Je n'ai que des échecs à l'école. J'en ai marre que ma vie se résume à des mauvaises notes et que je n'aie aucun répit...

Elle se laissa tomber au sol et se remit à pleurer. J'essayai d'avoir un peu de pitié pour elle, un tout petit peu de compassion et d'humanité, mais plus ses pleurs envahissaient le silence, plus j'avais envie de lui sauter au cou.

- C'est ÇA ton excuse ?! Les notes ? Reprends-toi, bon sang, il y a tellement plus que la vie à offrir ! »

Les pleurs cessèrent d'un coup.

- Je suis sûre que tu as des amis dans ta classe qui peuvent t'aider, repris-je avec un peu plus de douceur. Ne t'en fais pas, ils sont là pour toi et accepteront de t'aider avec plaisir.

L'adolescente baissa les yeux. J'arrêtai aussi de la fixer et reculai un peu, nonchalante, préférant surtout mettre de l'espace entre nous. Le silence habituel du toit revint régner sur nous et, sans un mot, l'élève se leva et marcha vers la porte en séchant ses larmes du revers de la main.

- Tu as raison... Merci.

Elle se retourna vers moi une dernière fois, puis s'en alla. Je devais y aller aussi, mathématiques obligeaient, et j'abandonnai donc le toit à ma plus grande déception.

Aujourd'hui allait être la bonne. J'espérais ne pas croiser d'autres étudiants comme la veille et me rendis même sur le toit avec une pointe d'enthousiasme, enthousiasme qui s'évapora aussitôt que j'ouvris la porte et découvris une autre élève sur le point de sauter. J'avalai ma déception et courus la mettre hors de danger. Elle gardait les yeux bas et je me doutai que ça n'avait pas grand-chose à voir avec sa grande taille, mais gardai ce commentaire pour moi.

-Désolé... fit-elle sans me regarder dans les yeux.

Je refusai d'accepter d'aussi piètres excuses.

- Pourquoi tu voulais sauter ? demandai-je avec une exaspération non dissimulée.

Aussitôt, l'asperge se mit à pleurer. Je roulai les yeux, mais décidai de prendre mon mal en patience et d'attendre la fin du tsunami pour lui reposer ma question.

- Pourquoi ?

-Je n'ai pas d'amis dans ma classe, avoua l'asperge. Personne ne veut parler avec une fille comme moi... Je suis toujours seule pour les projets, les dîners et les après-midis et, à force, j'ai perdu goût à tout le reste.

Elle aussi, je faillis l'étrangler comme l'autre la veille.

- Quelle excuse horrible, soupirai-je en croisant les bras. Et que fais-tu de ta famille, qui tient à toi plus qu'à tout ? Je suis sûre qu'ils t'attendent avec un bon souper sur la table.

L'asperge n'osa plus me regarder dans les yeux. Elle resta un moment à fixer la ville qui bourdonnait en-dessous, puis se leva.

- C'est vrai que j'ai un peu faim... lâcha-t-elle juste avant de quitter le toit.

Je la regardai partir, soupirai et la suivit. Encore une chance ratée.

J'avais cru être seule sur le toit et m'amusai à hurler au ciel les fléaux de l'humanité lorsque je vis une élève, quelques mètres plus loin, qui m'écoutait avec de grands yeux. Elle aussi était un peu trop près du bord...

— Tu veux sauter ? demandai-je.

— Ouais.

J'aurais voulu lâcher un « Ne le fais pas ! » mais j'étais perdue dans son regard éteint. Ses yeux vides, sa peau grisée, son cardigan rouge qui flottait au vent, j'avais l'impression de me regarder dans un miroir. Je me contentai de faire comme elle et de regarder l'horizon.

— Alors... finis-je par dire, c'est quoi cette fois ?

— Pardon ?

-C'est quoi ton excuse ?

Elle ne parla pas tout de suite. Les yeux clos, elle semblait préférer profiter de la brise avant de me répondre.

- Je ne me sens pas à l'aise à la maison, finit-elle par avouer. On se moque de mes goûts, on me force à faire le ménage, on m'ignore quand je parle et on me crie dessus quand j'essaye de dire que quelque chose ne me plaît pas. J'en ai plus qu'assez.

-Tu ne devrais pas faire ça.

- Tu ne le penses pas. Qui es-tu pour dire ce que je dois faire ou non ?

Des larmes tombèrent sur le béton du toit. Étonnamment, elles ne venaient pas de l'élève, mais de moi. J'essayai de les faire taire, mais c'était sans issue, les larmes coulaient et coulaient et racontaient toutes mes peines et mes déceptions, toutes mes colères et mes manques. Elle avait raison. Qui étais-je pour faire passer mon égoïsme avant celui de tous ceux venus ici ? Je ne suis qu'une brisée parmi tant d'autres qui essaye d'en finir au plus vite. Je ne suis qu'une ombre d'humanité, qu'un soupçon d'âme oubliée. Et je n'étais plus capable de prononcer le moindre mot. Fixer le centre-ville en attendant que les larmes se calment était une bien meilleure option.

- Tu ne devrais pas faire ça, la vie à tellement à t'offrir, il y a des gens qui t'aiment et qui te soutiennent partout, des passions à découvrir et des choix à faire ! Tu ne peux pas tout abandonner ! lançai-je en pleurant.

- Pour qui tu dis ça, toi ou moi ? répondit l'élève, impassible.

C'en était trop. Je frappai mon poing sur le béton et me levai.

- Va-t-en ! hurlai-je. Laisse-moi tranquille ! J'en peux plus de voir ton air déjà mort, meurs si tu veux mais laisse-moi !

À mon plus grand étonnement, la fille se leva, recula de quelques pas et se retourna.

-J'imagine qu'aujourd'hui n'était pas le bon moment.

Puis elle quitta le toit, me laissant seule, incrédule et en larmes.

C'était le moment.

J'avais fait trois fois le tour du toit pour m'assurer qu'il n'y avait personne et c'était bel et bien le cas.

Comme un rêve qui se réalisait, je m'avançai vers le vide du toit.

Retirai mon cardigan rouge.

Détachai ma queue-de-cheval basse.

Et l'asperge que j'étais,

Sauta.

La trahison

Tout commença il y a quelques dizaines d'années quand la Terre découvrit un portail vers un monde parallèle. Les autorités décidèrent de garder le secret pour protéger leur population déjà très amochée à cause des dernières années qui avaient été difficiles du point de vue politique, économique et social. Ce monde parallèle offrait un potentiel énorme, mais il y avait beaucoup trop de travaux à faire sur cette nouvelle planète. Les gouvernements de tous les pays décidèrent donc de tenir une assemblée secrète. Personne ne fut au courant à part une poignée de gens. Ils en vinrent à la conclusion que ce monde était trop dangereux pour la population et décidèrent donc de garder cette fabuleuse découverte dans l'oubli. Pendant ce temps, une compagnie nommée **Software Industries** fit son apparition et détruisit tous les records en bourse : deux ans après son apparition sur le marché, celle-ci avait déjà dépassé la compagnie **Apple**. Deux ans plus tard, elle fut la première compagnie à atteindre le quadrillion de chiffre d'affaires. C'était clairement la technologie du futur. Le gouvernement vit cela comme une opportunité énorme pour coloniser ce fameux monde parallèle. Les autorités conclurent donc un pacte avec Software Industries. Durant les cinq premières années, tout alla bien. Ce nouvel environnement prenait place à vitesse grand V et les deux camps s'entendaient très bien. Malheureusement, cette compagnie avait une toute autre idée en tête. Après ces cinq années, elle décida de couper le contact avec la Terre. Cette dernière essaya tant bien que mal de reprendre le contrôle de cet environnement. Pendant les cinq années suivantes, le gouvernement essaya tout, mais ce fut trop peu, trop tard. La situation sur Terre avait considérablement empiré. Le gouvernement n'avait malheureusement plus les ressources pour faire concurrence à Software Industries. Il décida donc d'abandonner et de s'avouer vaincu. Il y avait trop de problèmes sur Terre pour donner autant de temps et d'énergie à ce problème. Le monde parallèle finit par être oublié. Personne ne sait ce que cette compagnie a fait avec autant de territoires, de ressources et de temps.

Extrait du livre :

-Regardez-moi ça ! C'est le gars qui s'est fait renvoyer pis qui va dans une école disciplinaire. Tu seras parfaitement avec du monde comme toi. Des gros débiles qui ont aucun avenir, chantonna Veronica.

-Pourquoi tu fais ça ? Pourquoi tu te moques de mon malheur ? Ça t'amuse ? Explique-moi s'il te plait.

-Non je veux juste te voir souffrir, je veux voir ta vie brûler dans les cendres, je veux être dans tes cauchemars, je veux que tu n'aies jamais d'amis et que tu finisses tout seul comme un gros perdant. Je veux que tu te pendes un jour parce que tu me voles mon air pour respirer. Tu es une honte à notre vie. Tes parents ont créé une abomination qui va finir dans un dépotoir. Tu devrais vivre avec des chiens parce que c'est ça que tu es. Un gros chien sale et laid exactement comme tes parents.

Steatler s'attendait à une réponse dans ce genre. Veronica l'avait toujours détesté plus que tout au monde pour des raisons encore mystérieuses, Mais quand elle avait commencé à parler de ses parents, ça avait touché une corde sensible dans le cœur de Steatler. Ses parents l'avaient toujours aimé et leur accident était vraiment malheureux. Il n'avait jamais vraiment fait le deuil de leur mort. Il n'allait jamais laisser passer qu'une fille traite ses parents de la sorte alors que c'étaient de très bonnes personnes qui l'avaient toujours aimé plus que tout au monde. Steatler avait toujours été quelqu'un qui avait du mal à contrôler ses émotions, mais il ne voulait pas les contrôler en ce moment. Il laissa tout sortir d'un coup et sauta à la gorge de Veronica. Il était en furie et il voulait juste lui faire le plus de mal possible. Malheureusement pour lui, Veronica prenait des cours de boxe cinq fois par semaine et elle était très bonne. Elle fut prise par surprise et esquiva le premier coup de justesse. Elle répliqua avec un coup de pied dans les côtes. Steatler n'étant pas un pro de la boxe, se prit le pied directement dans l'estomac. Une douleur intense parcourut son corps pendant de longues secondes. Heureusement pour lui, l'adrénaline refit surface et il contre-attaqua avec un coup de poing au visage. Veronica ne put parer ce coup-là et reçut la main de Steatler

directement dans la tête. Elle tomba lourdement par terre. Un filet de sang coulait maintenant sur le côté droit de son visage.

-C'est tout ce que tu mérites, grosse merde ! Tu n'aurais jamais dû parler de mes parents, c'étaient de bonnes et gentilles personnes, contrairement à toi ! cria Steatler.

Veronica n'avait jamais vraiment attaqué dans ce combat. Elle ne voulait pas se mettre dans le trouble, mais en se relevant, on voyait la haine dans ses yeux. Elle se projeta sur Steatler et lui donna deux solides coups à l'abdomen. Cela coupa le souffle de Steatler. Elle enchaina avec deux autres coups au visage. C'était beaucoup trop demander à ce jeune homme. Son corps ne pouvait plus fonctionner. Sa vision devint trouble et il cessa tout simplement de voir. Steatler était tombé dans les pommes. Veronica s'en moqua et continua de plus belle. Elle était très bien partie pour le tuer, mais heureusement, le professeur de mathématiques, Monsieur Roger, arriva. Monsieur Roger était le professeur de mathématiques du jeune orphelin. Steatler adorait ce professeur et c'était un des rares cours où il était très bon. De plus, il avait une très belle relation avec celui-ci. Monsieur Roger s'agrippa à Veronica pour essayer de l'empêcher de continuer à frapper. Veronica essaya tant bien que mal de continuer à faire son dommage habituel, mais Monsieur Roger était un homme très massif qui avait aussi pris des cours de boxe. Il la menotta et attendit les renforts. Comme de fait, trois enseignants arrivèrent en courant. Ils se précipitèrent au chevet de Steatler et constatèrent avec joie que ce dernier respirait encore.

David Pan - 302

En haut, en bas

Cela fait déjà 3 semaines que les écoles sont fermées. Chaque jour me semble interminable. Comment en est-on arrivé à cette situation? Il y a une pandémie. Le coronavirus, le virus se propage sans arrêt. Je m'appelle David. On vient de se faire confiner pour la première fois. Je n'ai jamais vécu une telle expérience.

Je me sens seul. Tellement seul. J'habite un appartement seul. Seul dans le monde. En haut, vit une famille comptant 3 enfants. Ils vont normalement à la garderie. Mais depuis l'annonce du confinement, ils font du bruit sans arrêt. Comme il est difficile de se concentrer lorsqu'il y a trois petits démons qui piétinent le plafond! À l'école, notre plan de cours est basé sur un système de devoirs à faire pour une semaine. Durant le jour, en haut, c'est chaotique et le soir, le son du téléviseur est au maximum. Alors, je me lève tôt, à 5h30 du matin pour travailler jusqu'à 8h, lorsque les enfants se lèvent. Je me consacre aussi à ma tâche pendant une partie du dîner, au moment où les petits font une sieste. Au début, j'étais frustré, la colère montait en moi dès qu'il y avait du bruit, mais les enfants en haut ne sont pas conscients du bruit. Ils sont jeunes, ils n'ont que 6 ans. Comment est-il possible de se fâcher contre ces êtres si adorables? Un jour, j'ai croisé le père. Je lui ai demandé s'il était possible de baisser le son d'un cran. Depuis, je me sens moins seul. J'ai pu parler. Parler dans un monde qui me semble désert. Et je les comprends, les enfants. La garderie vient de fermer. Ces petits remplis d'énergie n'ont rien à faire chaque jour. Ils ne peuvent que se défouler dans un espace restreint. Là, les bruits me semblent moins forts. Apaisants. Comme une mélodie qui m'aide à travailler.

À l'étage d'en bas, il y a un vieil homme d'environ soixante ans. Il est retraité, mais ses enfants ne viennent jamais le voir. Il habite seul, seul depuis dix ans, seul dans son appartement. Comme moi, seul. Il aime écouter la radio. En effet, il met le volume de la musique au maximum, puisqu'il veut se sentir moins seul, comme s'il y avait un véritable humain avec lui. Je me sens pathétique, sa famille est toute dispersée. Il est confiné depuis 10 ans. Alors, qu'ai-je à dire lorsqu'on m'enferme pour 3 semaines? Sa radio fait beaucoup de bruit, puisque son ouïe commence à baisser. Je lui ai donc demandé s'il voulait que je lui parle et qu'il me laisse un peu de temps pour finir mes travaux. Il a accepté ma proposition. Je lui parle chaque jour. Il m'a expliqué que sa femme a divorcé de lui il y a 20 ans et que sa fille vient le voir chaque fin de semaine. Avec le temps, les rencontres sont de plus en plus courtes, de moins en moins fréquentes. Parfois, il passe des mois sans la voir. Je me sens mal. Il est une bonne personne. Chaque fois, c'est une nouvelle tranche émouvante de sa vie qu'il

me raconte. Il n'a probablement jamais parlé des secrets qu'il cache au fond de son cœur. Il n'y a personne qui s'intéresse à lui. Il mérite mieux, surtout après sa retraite.

Cet été, j'ai déménagé. J'habite dans le quartier St-Michel pendant l'année scolaire. Puisque la fin de l'année scolaire est confirmée, je suis retourné vivre dans le quartier Rivière-des-Prairies. Je n'ai pas pu continuer de vivre cet événement avec eux. Combien d'autres ont eu le même sentiment que moi durant la pandémie? La solitude, la tristesse, la déception, l'amertume, l'ennui.